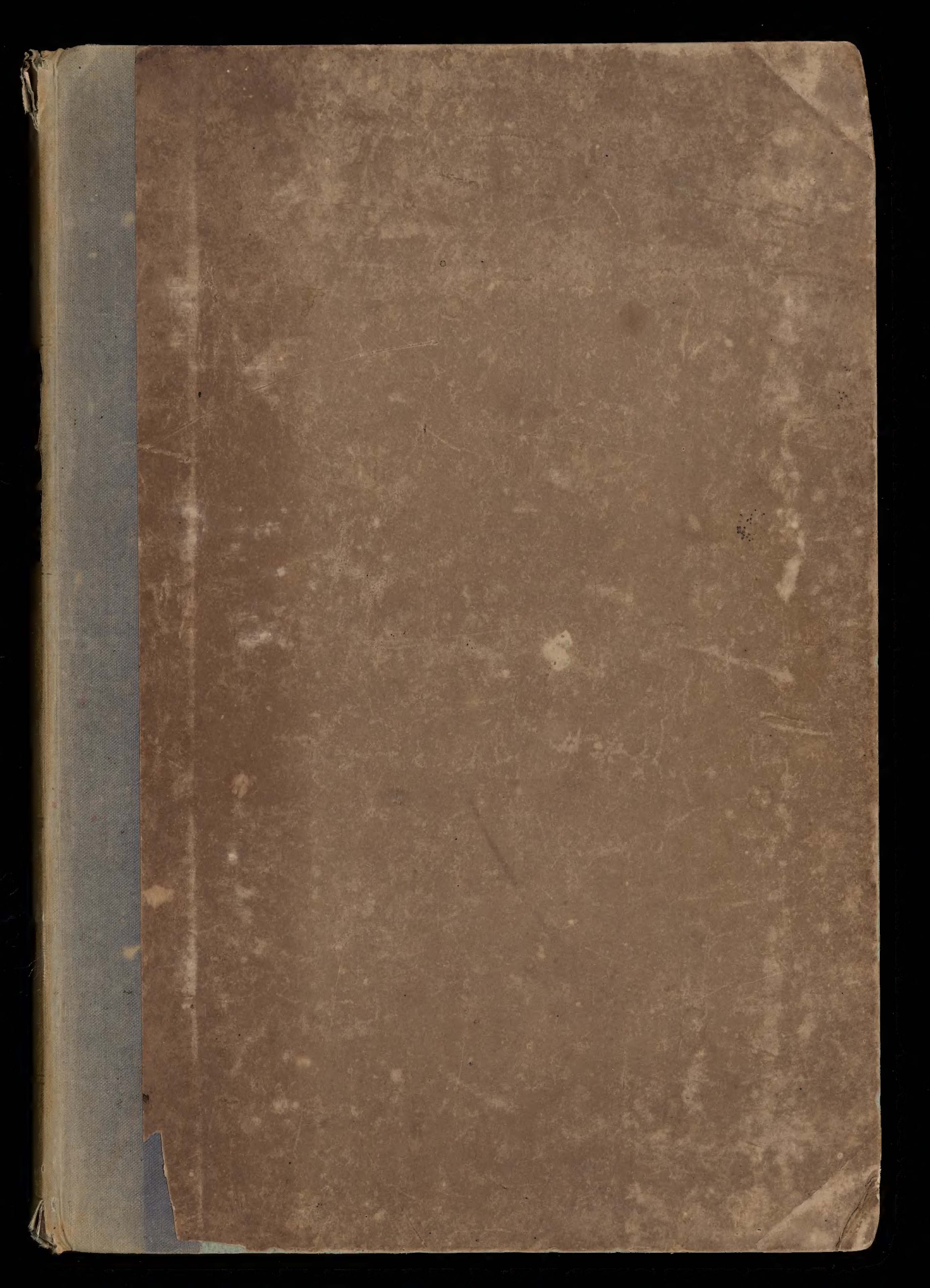


1039

frs 35.000 -
25/10 | 1958

1 front. au titre
10 vignettes
2 cartes
37 planches h.t. au lieu de 36 annoncées par Brunet
tirage sur pap. vélin avec la lettre au trait (pour les gravures
(Brunet 320 F.)

SOUVENIRS
DU GOLFE DE NAPLES

RECUEILLIS EN 1808, 1818 ET 1824

DÉDIÉS

A SON ALTESSE ROYALE

MADAME, DUCHESSE DE BERRY.



Peint par le Cte Turpin de Crissé — Gravé par Forster et Leisnier

PAR

LE COMTE TURPIN DE CRISSÉ,

Membre Honoraire de l'Académie des Beaux Arts,

du Conseil des Musées Royaux, de la Comm.^on de la Préfect.^re &c.

A PARIS.

1828.



INTRODUCTION.

Un moment suffit au peintre de paysage pour crayonner un arbre, prendre une vue, dessiner une ruine; mais les années entières sont trop courtes pour étudier les mœurs des hommes et pour approfondir les sciences et les arts.
(M. le vicomte de Chateaubriand.)

En réunissant ici quelques-unes des vues pittoresques que la ville, le beau golfe de Naples et les îles qui sortent de ses flots, offrent au paysagiste; en joignant à ces esquisses quelques pages de renseignements ou d'explications, je n'ai pas la prétention d'en présenter une description complète. Cette tâche, trop difficile pour moi, a déja été remplie par une foule d'auteurs estimables, parmi lesquels on doit mentionner M. l'abbé de Saint-Non, M. de Lalande et M. Muller; enfin, des tableaux pleins de grace et de vérité nous ont été tracés par Mmes de Staël et de La Recke, par MM. de Forbin, de Lamartine et de Foresta.

Je ne m'arrêterai même à Pompéi, malgré le vif intérêt que ces ruines font naître, que pour marquer un point de repos dans ma tournée sur le littoral. Déja les ouvrages de MM. de Clarac, Millin, Mazois et Raoul-Rochette, ont initié les amis des arts à la vie privée des anciens (1); ils nous ont expliqué, avec le plus scrupuleux détail, tous ces restes précieux de leur architecture monumentale et domestique: aussi n'ai-je pas eu l'idée de me placer à côté d'eux, et mon principal but est celui de fixer mes souvenirs. Je m'adresse au voyageur qui aura joui, comme moi, de la riche et brillante nature de la Campanie: sans lui rien apprendre, je cherche à lui retracer ces sites enchanteurs, ces rivages fleuris, ce volcan tour à tour tranquille et terrible; je veux lui rappeler encore une fois ces rochers couronnés de lauriers et de pampres, les habitudes du peuple et ses costumes pittoresques qui plaisent à la pre-

(1) L'ouvrage que le gouvernement napolitain publie enfin, et qui paraît par livraisons, doit donner les plans et les détails gravés au trait, de tout ce qui a été découvert jusqu'à ce moment à Pompéi. Il décrira également la vaste collection d'antiques et les tableaux réunis au Palais des Études (gli Studj). Le chevalier Niccolini dirige cette entreprise, dont l'exécution est infiniment supérieure à tout ce qui avait paru jusqu'à présent à Naples.

mière vue, et qui charment plus encore après un long séjour. Je chercherai à rendre, autant que la gravure le permet, les divers effets de la lumière sur un même objet, sur un même site : j'ai toujours regardé ce genre d'étude et d'observation comme étant d'une grande importance, et j'aime à m'arrêter le soir aux mêmes lieux où j'ai peint le matin, afin de répéter les mêmes objets dans deux modes de tons différents.

Le majestueux golfe de Naples réunit à lui seul tout ce qui peut intéresser l'historien, le géologue et l'antiquaire; tout ce qui enflamme l'artiste, amuse l'homme du monde, et guérit celui qui cherche un remède à l'ennui. L'archéologue interrogera ces nobles débris si éloquents dans leur silence; le naturaliste ira sonder les profondeurs d'un gouffre toujours redoutable, lors même qu'il a cessé d'être menaçant; il ira, dans les champs flégréens, visiter ces volcans éteints, ces cratères refroidis, qui fécondent maintenant les mêmes lieux qu'ils ont dévastés; un autre, suivant les rues antiques de Pompéi, parcourt le forum, la voie des tombeaux, les habitations petites, mais élégamment ornées de ces peintures, de ces mosaïques encore empreintes du goût délicat des artistes grecs; il vit, pour ainsi dire, avec les anciens; il s'explique alors leurs habitudes et une foule de faits que les meilleurs historiens ont laissés dans l'incertitude. Le voyageur, qui ne cherche que le mouvement, la vue d'objets nouveaux, la pompe des cérémonies ou l'éclat des spectacles, peut satisfaire son goût dans la ville d'Italie la plus animée, la plus bruyante; sans doute aussi le malade trouvera, sous le beau ciel de Naples et dans les eaux salutaires d'Ischia ou de Castellamare, un soulagement à ses maux. Mais le peintre, surtout, jouira pleinement d'un pays qui semble fait exprès pour lui. Verra-t-il ailleurs des effets plus piquants, un soleil plus vif, des nuits plus tranquilles? Rome, seule, et sa campagne solitaire, pourraient le disputer à Naples; Rome offre des lignes et des effets sévères, qui rentrent tout-à-fait dans le domaine du peintre d'histoire. Là, tout est grand et mélancolique; ici, tout est brillant et animé. Le ciel de Rome est plus harmonieux peut-être, mais celui de Naples est plus pur et plus éclatant.

Les premières journées passées à Naples laissent peu de temps à l'examen et à la réflexion. La foule des objets qui nous y frappent est toujours marquée d'un cachet original. Le bruit de la rue de Tolède, ou de Chiaja, est tout autre que celui du Corso de Rome, ou du quai de l'Arno à Florence. La foule des piétons pressée par les sédioles; les cris perçants des marchands de fruits et d'eau glacée, qui, pour tenter les passants, mettent en jeu tous les moyens de leur vaste poitrine; les chevaux et les

ânes de Capoue arrivant chargés de pastèques; la *caldàja* de maccheroni, la noire fumée de la friture, le mélange et l'opposition prononcés du luxe et de la misère; tout, enfin, donne à cette ville un aspect si particulier, qu'on ne saurait le retrouver ailleurs. Il semble qu'une classe tout entière manque à la population de Naples; c'est celle de la bourgeoisie, si nombreuse dans nos grandes villes de France, et qui forme chez nous une nuance visible entre la haute société et le peuple. A Naples, tout homme paraît riche ou pauvre. Une femme est parée avec la plus grande recherche, et roule avec rapidité dans une calèche élégante; ou bien, à peine vêtue, et chargée de lourds fardeaux, elle marche péniblement dans la poussière. Une Napolitaine d'un certain rang n'ose s'exposer à aucune fatigue, lors même que la fraîcheur du soir permet la promenade; et les *contadines*, qui viennent à la ville avec un peu d'argent, se font une véritable fête de louer des voitures de place, afin de parcourir vingt fois Santa-Lucia et Chiaja, jusqu'au pied du Pausilippe.

Il ne faut pas chercher ici cette architecture élégante et noble à laquelle nos yeux se sont accoutumés en parcourant la Toscane et les États romains : peu de monuments peuvent soutenir ici la comparaison avec les beaux palais ou les riches églises du reste de l'Italie; toutefois, nous sommes encore sur une terre privilégiée pour les arts. Le goût le plus pur ne préside pas toujours aux constructions napolitaines, mais on y trouve souvent de la grandeur et surtout du pittoresque; ici comme à Rome, on semble avoir plutôt bâti pour la satisfaction des yeux que pour la commodité de l'habitation.

Naples est orné d'une grande quantité de fontaines où l'on retrouve, en général, les défauts du genre contourné qui dépare les autres édifices de cette ville. On doit pourtant en excepter quelques-unes, notamment la charmante fontaine du quai de Santa-Lucia. Ce joli monument de la renaissance de l'art produit l'effet le plus agréable et le plus piquant, en se détachant sur un beau fond composé de la mer et du volcan.

Quelques matinées employées à parcourir l'intérieur de la ville peuvent donner une idée générale des quartiers les plus fréquentés. Il faudra plus de temps pour connaître une foule de rues étroites qui se croisent en tous sens, et descendent à la mer ou s'élèvent sur le penchant du Vomero. Plus de temps encore sera nécessaire pour examiner avec fruit l'admirable collection de statues de marbre ou de bronze que renferme le palais des études, ou musée royal. Plus riche qu'aucun musée de l'Europe, en vases de la Sicile et de la Campanie, il est unique pour la réunion

des meubles, ustensiles, instruments, armes ou bijoux précieux; et, enfin, pour les manuscrits que les siècles et la cendre du Vésuve nous ont conservés. Mais, je le répète, ce n'est pas de Naples antique que j'essaie de donner une idée, c'est de Naples sous le rapport pittoresque. J'aimerais à marcher devant le voyageur, à lui indiquer le sentier du peintre, aussi peu battu que celui du chasseur; je voudrais l'entraîner hors de la ville, et lui faire côtoyer avec moi le rivage, ou gravir le sommet des collines; il y jouirait avec délices de ce vaste amphithéâtre de maisons ou de palais éblouissants, placés sur un fond de verdure; de ces montagnes qui se prolongent en demi-cercle, et des îles qui sortent de la mer. Mais ce bel ensemble, si propre à satisfaire les yeux, comme toutes les vues étendues qui découvrent un grand nombre de plans successifs, peut se classer parmi les aspects qui se refusent à la gravure et que le pinceau même imite difficilement. Soit que toute autre palette que celle de Claude Lorrain devienne insuffisante pour rendre cette multitude de teintes légères, et cette foule d'objets variés dont se compose une vue générale; soit, plutôt, que la hauteur de la ligne d'horizon ne produise pas sur la toile un effet agréable, j'ai presque toujours vu le paysagiste échouer, lorsqu'il cherchait à bien rendre un trop vaste pays. Ces grands espaces ont pourtant dans la nature un charme indéfinissable: le vague des derniers plans, les nuages se balançant sur les montagnes, l'étendue de la mer, ou l'immensité du ciel; tout alors nous étonne et nous enchante, tout élève notre pensée jusqu'à l'auteur de tant de merveilles; mais, comment les peindre ces merveilles que la poésie même a peine à décrire? Contentons-nous de les admirer.

Il en est ainsi des autres grands phénomènes de la nature. J'avais souvent éprouvé une impatience véritable, ou même un sentiment plus pénible, qui ressemblerait à de l'amour-propre humilié, en essayant de représenter une belle cascade, et j'avais plus d'une fois jeté mes pinceaux à l'aspect des masses imposantes des glaciers; je sentais aussi péniblement toute ma faiblesse à la vue des gerbes terribles lancées hors du Vésuve. Aujourd'hui, appréciant mieux mes forces, je n'offre que des sujets simples, resserrés, qui se prêtent plus facilement que les vues compliquées aux moyens d'imitation. Je pense donc qu'une carte et une indication des points où je me suis placé, suffiront pour bien préciser la situation de la ville ainsi que la forme du golfe, et les faire connaître à ceux qui n'ont pu les parcourir. Je présenterai ensuite quelques vues circonscrites, en choisissant toujours celles qui peuvent donner une idée plus juste et plus vraie de la physionomie du pays.

La vérité, dans les arts d'imitation, est sans doute le principe et la base de tout

bon ouvrage; il ne peut même y avoir rien de parfait, en sculpture et en peinture, sans cette indispensable qualité; mais la fidélité, dans la représentation de l'homme comme dans celle du paysage, doit avoir des bornes que peuvent seuls poser le goût et le sentiment de l'artiste. Souvent grande et majestueuse dans ses masses et ses effets, la nature présente aussi quelquefois des détails multipliés, qui, rendus avec trop d'exactitude, deviendraient puérils et mesquins. Rien n'est plus séduisant et plus dangereux à la fois que l'imitation des petits objets; l'art doit avoir un but plus noble; et c'est ainsi que le concevait un de nos grands rois, qui, voulant éloigner de ses yeux tout ce qui n'élevait pas l'ame et n'agrandissait pas la pensée, avait proscrit de Versailles les caricatures et les magots de Teniers. Il est *des magots* dans le genre du paysage ainsi que dans la nature humaine; j'ai toujours rangé dans cette classe les arbres rabougris ou mutilés, les masures et les *moulins à vent :* j'avoue que, malgré la magie de la couleur et tout le talent d'exécution qu'il y pourra mettre, je ne concevrai jamais qu'un paysagiste habile puisse se résoudre à représenter un de ces ignobles et désagréables objets.

Si la plupart des hommes étrangers à l'art attachent une grande importance à la ressemblance minutieusement exacte d'un portrait, il n'est pas un peintre, s'il est sorti de bonne école, qui ne sache que cette exactitude matérielle en est le moindre mérite, et que celle qui naît de l'ensemble des traits, de l'expression de la physionomie, celle enfin qui donne à la toile l'existence et la vie, est la seule que l'artiste doive se proposer, la seule qui dénote en lui le savoir et le sentiment profond de son art.

Plaçant le paysage au rang qui lui convient, après le genre historique, on peut cependant lui appliquer en partie les mêmes règles : le paysagiste qui voudra s'élever au style noble, n'admettra dans la disposition de son tableau, dans les lignes des terrains ou la forme des arbres, que la nature la mieux choisie; il rejettera tout ce qui ne serait pas en harmonie avec le sujet historique ou poétique, motif de sa composition (1).

Quant aux paysages de demi-caractère ou *paysages-portraits,* tels que ceux qui doivent naturellement composer ce recueil, ils exigent certainement moins de sévé-

(1) Après avoir nommé le Poussin, Guaspre, les Carrache, Glauber et Péquignot, on peut encore retrouver des exemples de ce style noble dans quelques productions de notre école moderne. Les noms de Valenciennes, de Bertin, de Chauvin, de Boguet, et celui de Michallon, qui fit naître presque à la fois tant d'espérances et de regrets, ces noms viennent se classer honorablement à la suite de ceux que j'ai cités.

rité, et semblent même ne demander que de l'exactitude. J'ai cru cependant devoir choisir encore, ainsi que l'a fait Bidault dans ses belles études; et, pour rester fidèle aux principes posés par nos maîtres, j'ai cherché à être vrai, sans me croire obligé de compter les cailloux d'un rivage ou les rameaux d'un buisson.

J'ai choisi la gravure à l'eau-forte terminée au burin, bien qu'elle ne rende que l'effet, car la planche coloriée, la plus soigneusement exécutée, est si loin des tons harmonieux de la nature, qu'il vaut mieux, selon moi, laisser faire à l'imagination, qui sait animer et colorer toute chose.

La lithographie qui, depuis quelques années, a multiplié et répandu, avec une étonnante profusion, les bons et les mauvais ouvrages, a fait sans doute d'immenses progrès; elle me semble parfaitement appropriée à l'exécution d'un objet isolé et sur le premier plan, comme une tête d'étude, un portrait, un fragment d'architecture, dans lesquels le dessinateur peut *attaquer* la pierre avec fermeté. MM. Mauzaisse, Granger, Aubry-Lecomte, Hesse, Grévedon, Sudre, dans leurs dessins terminés savent unir le moelleux à la vigueur. La main adroite de M. Isabey, celles non moins habiles de MM. Horace Vernet, Fragonard, Atthalin et Villeneuve, ont tiré de cette belle invention tout le parti qu'on pouvait en attendre; et cependant cette adresse, cette légèreté, ont-elles suffi pour rendre l'éclat et la transparence d'un ciel ou d'un lointain? Malgré les efforts des lithographes, le péché originel de mollesse ne se retrouve-t-il pas encore dans leurs planches de paysages?

Je dois beaucoup aux graveurs qui m'ont secondé; ils ont traduit mes dessins avec une précision et une vigueur que l'on ne saurait obtenir que du burin; ils se sont efforcés d'atteindre la perfection de nos voisins, si supérieurs à nous jusqu'à présent, si ingénieux dans l'application de la mécanique aux arts, et si soigneux dans l'exécution de leurs ouvrages.

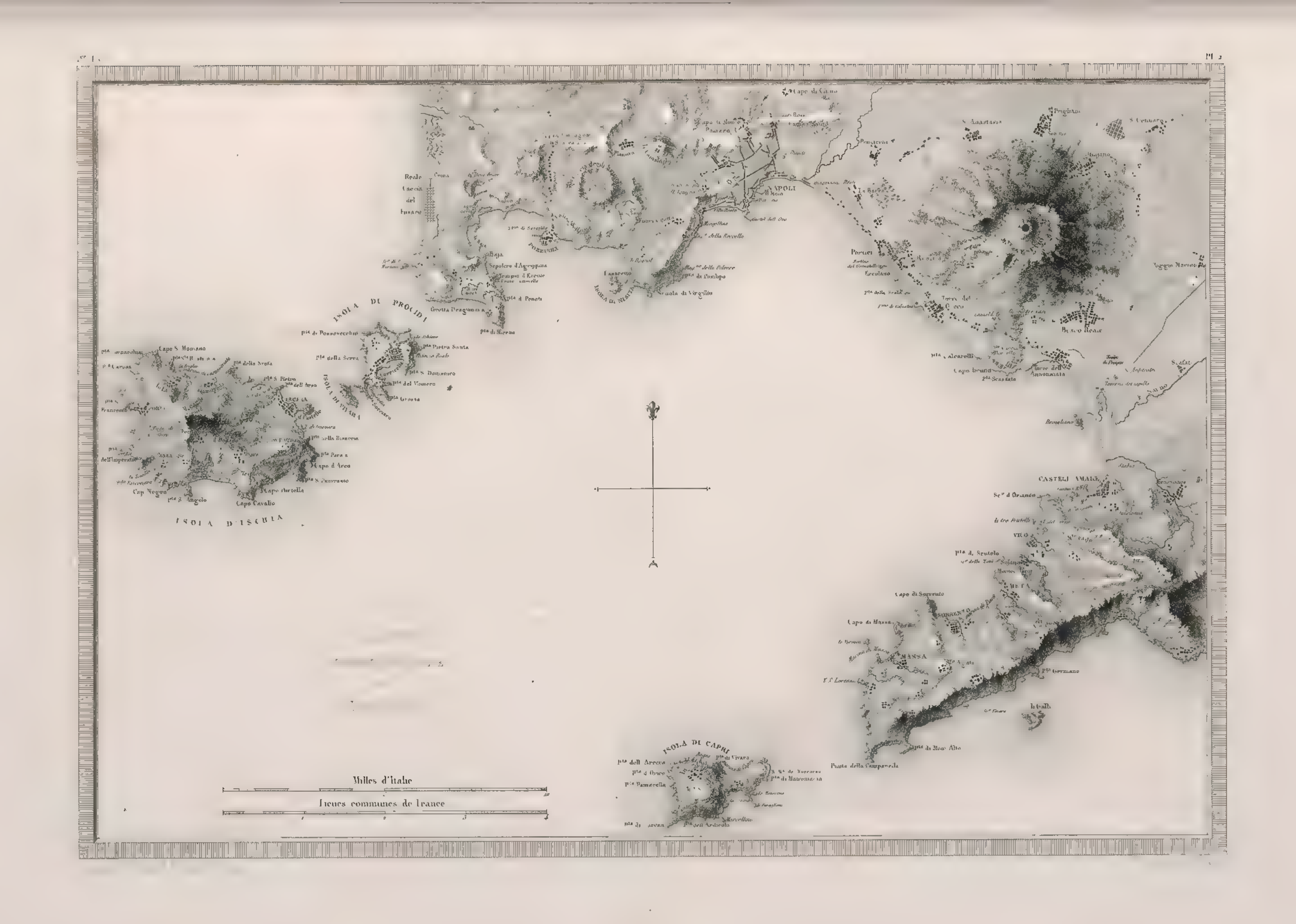
Si le désir de compléter mon recueil et de multiplier la représentation des beaux sites du golfe de Naples m'a fait entreprendre un troisième voyage dans cette riche contrée, j'ai cru que le peuple qui l'anime n'était pas moins digne d'exercer les pinceaux ou les crayons d'un peintre de portrait; la vivacité de sa physionomie, sa paresse et son insouciante gaîté, sont, il me semble, des sources fécondes pour l'observateur (1). C'est au milieu des lazzaroni ou des pêcheurs que j'ai pris le modèle de

(1) Les deux dernières expositions du Louvre nous ont fait connaître le talent de plusieurs jeunes peintres qui ont vivement senti l'originalité du peuple napolitain. MM. Schnetz, Robert, Fleury et Bodinier, ont rendu avec un grand bonheur des figures ou des groupes pleins de charme et véritablement nationaux.

quelques figures que j'offre ici; car la classe opulente de la société ne présente aux yeux aucun type national. Tous les hommes de bonne compagnie se ressemblent; toutes les femmes bien élevées ont les mêmes habitudes, à quelques nuances près: les salons de Naples se rapprochent beaucoup des salons de Rome et de Paris, et les variétés qu'ils présentent appartiennent à l'écrivain plutôt qu'au dessinateur.

C'est sur le rivage et les places publiques que des scènes toujours nouvelles attendent le voyageur : les habits des religieux, non moins remarquables que les vêtements du peuple dont j'ai déja parlé, font avec ceux-là une opposition piquante par leur sombre couleur et la simplicité de leurs formes; il s'accordent merveilleusement avec le caractère de gravité empreint sur la plupart de ces têtes vénérables, blanchies à l'ombre des cloîtres. Quel est celui de nos dessinateurs qui ne s'est plu à les retracer? chacun s'y essaie; mais c'est sans doute le peintre habile des *Capucins* qui connaît le mieux leurs habitudes et leur physionomie; c'est le pinceau de Granet que j'eusse aimé à emprunter pour fixer sur la toile l'une des plus nobles têtes qui se soient présentées à moi, et l'une de celles qui me semblaient exprimer plus parfaitement le repos de l'ame et la quiétude de la vie monastique. Le front de ce bon religieux était à peine sillonné par l'âge; le calme de sa vie était imprimé dans tous ses traits : il semblait que le temps se fût écoulé pour lui sans y laisser ni traces de regrets, ni marques dé son passage.




Pl. 2
NAPOLI
POZZUOLI
Capo di Chino
Baja
Sepolcro d'Agrippina
Grotta Dragonara
Portici
Ercolano
Torre del Greco
Bosco Reale
Torre dell'Annunziata
Capo Oncino
S. Anastasia
Castellammare
Vico
Capo di Sorrento
SORRENTO
MASSA
Capo di Massa
Punta della Campanella
ISOLA DI PROCIDA
ISOLA DI VIVARA
ISOLA D'ISCHIA
Capo S. Mortano
Capo Cavallo
Cap Negro
ISOLA DI CAPRI
Milles d'Italie
Lieues communes de France



NAPLES.

Je crois pouvoir indiquer la colline de Capo-di-Chino comme un des points d'où l'on peut observer le plus facilement tout l'ensemble de la ville de Naples, et je conseillerais de s'y trouver avec l'aurore.

Le soleil, se levant derrière les montagnes de Venosa et d'Oppido, vient éclairer doucement la plaine d'Avellino et de Nola; bientôt son disque éblouissant apparaît au-dessus du Vésuve, en dissipant les vapeurs et lançant au loin les flots d'une lumière brillante que la mer réfléchit plus étincelante encore, et que les yeux peuvent à peine soutenir; les ombres prolongées et mêlées de cette teinte violâtre et légère que donne la vapeur matinale, laissent à peine apercevoir sur le penchant du Vésuve les riches vignobles dont il est revêtu, les élégants casins construits à sa base, et les noirs torrents de lave dont il est sillonné; tout reste encore dans le vague, car ce n'est qu'un peu plus tard, et lorsque le soleil commence à s'élever au-dessus de l'horizon, que la montagne déploie toutes ses richesses. Le calme et la fraîcheur des premières heures du jour semblent avoir leur influence jusque sur le volcan lui-même; son cratère alors ne laisse échapper que des fumées blanchâtres, qui se balancent avec une légèreté pleine de grâce, et semblent se jouer doucement sur l'azur du ciel. Les côtes de Castellamare, de Vico, de Sorrento, de Massa, s'avancent dans la mer, comme pour fermer le golfe en se joignant à l'île de Capri; et Capri semble marquer le midi sur la ligne d'horizon.

Si des hauteurs de Capo-di-Chino, où nous sommes placés, l'œil s'abaisse au-dessous du Vésuve, il voit se détacher sur un fond de verdure la ville de Portici, ses maisons de plaisance, le petit fort del Grenatello, et plus loin les bourgs de Resina et de Torre-del-Greco. En ramenant ses yeux vers Naples, et suivant une ligne de constructions qui paraît en être un des faubourgs, on aperçoit encore de vastes bâtiments (gli granili), qui servaient autrefois pour les magasins et les corderies de la marine royale, et qui forment aujourd'hui l'une des plus belles casernes du pays. Dominant alors une multitude de terrasses, de rues plus ou moins larges et toutes populeuses, nous découvrons

des palais, des tours, des flèches revêtues de plomb doré ou de faïence émaillée de toutes couleurs.

En portant ses regards sur la partie de la ville qui se trouve au-dessous de Capri, on y voit s'élever les dômes de plusieurs églises, et, vers la droite, les coupoles de Saint-Ferdinand et de Saint-Janvier, les vastes bâtiments de l'hôpital (albergo de'poveri) et le fanal du port; plus à droite encore, on voit la colline de Pizzo-Falcone, le château de l'Œuf; et au couchant, enfin, sur la hauteur, le couvent des Chartreux, orné de sa couronne de créneaux, le château Saint-Elme et le palais royal de Capo di Monte, entouré d'une forêt de pins, de peupliers, et de vignes suspendues en guirlandes.

Je montais bien souvent sur le point élevé que j'indique ici, lorsque la trop vive ardeur du soleil n'y mettait pas d'obstacle. La nouvelle route qui commence auprès du musée royal, est tracée au milieu de beaux rochers coupés en grandes masses perpendiculaires, et formés de tuf comme tous ceux qui entourent la ville, et qui servirent autrefois de carrières. Cette route, large et commode, s'élève insensiblement et conduit au palais de Capo di Monte; le Roi s'y rendait une ou deux fois par semaine dans un équipage très-simple, et presque sans suite, ainsi qu'un père de famille qui quitterait sa maison de ville pour se rendre à sa maison des champs (1). Ce vieux monarque avait conservé la même bonté et la même simplicité de goût qu'il avait eu dans sa jeunesse; la chasse, la pêche, l'exercice à pied et à cheval, entretenaient la santé et la gaîté qui lui étaient naturelles. Rien n'était aussi touchant que de voir le plus vieux roi de l'Europe traverser avec un air de bonheur, d'aménité paternelle et de sécurité, la foule empressée d'un peuple qui n'avait pu l'oublier pendant les douloureuses et longues années de son exil.

Du palais de Capo di Monte, la vue n'est pas plus resserrée que celle que je viens de décrire; mais d'autres points du coteau en présentent de moins étendues. La vue que retrace la planche 5 est bornée au premier plan par de belles masses de verdure; la colline du Vomero s'élève au second plan dominée par le château Saint-Elme; une partie de la ville s'étend au bord de la mer, et l'île de Capri termine le fond du tableau.

La route descend en serpentant par Capo di Chino, et en traversant un vallon planté de figuiers, d'oliviers et de vignobles. Entre ces belles cultures, se

(1) 1824.

détachent avec éclat les maisons des riches Napolitains, qui depuis quelques années ont presque abandonné Portici; ils préfèrent ces coteaux élevés d'où la vue est admirable, et où la chaleur se fait moins sentir que dans la plaine. Le chemin passe ensuite auprès du joli couvent de Santa-Maria de'Monti, entouré de pins, et surmonté d'un dôme dans le goût oriental (planche 6) : peu après, la route conduit sous les aquéducs antiques et ruinés, nommés communément i Ponti Rossi (les ponts rouges). Ces belles constructions, dont un petit nombre seulement a pu résister aux secousses des tremblements de terre ou à l'accroissement de la ville, sont devenues assez rares à Naples. Elles rappellent au voyageur ces longues files d'arcades qui, traversant la plaine de Rome, allaient chercher les eaux, la fraîcheur et la salubrité jusque dans les montagnes de la Sabine. Souvent, les troupeaux de chèvres qui paissent aux environs de'i Ponti Rossi, les chariots de fourrage que l'on conduit au marché, animent cette partie de la route, qui devient bientôt un faubourg, et ramène dans l'intérieur bruyant de la ville (planche 7).

Bâtie sur plusieurs collines et dans les vallons qui les séparent, découpée par les anses profondes du rivage, cette ville ne peut manquer d'offrir des aspects pittoresques, variés et inattendus. Tantôt, après avoir parcouru des rues étroites et tortueuses, on aperçoit tout-à-coup sous une voûte une portion du golfe, qui n'a pour bornes que l'horizon; tantôt la vue se trouve arrêtée par la montagne du Vomero, ou celle de Pizzo-Falcone; quelquefois, comme à Chiaja, ou sur la route de Capo di Monte, deux rues se croisent l'une sur l'autre à une distance de soixante ou quatre-vingts pieds, la voie supérieure passant sur l'inférieure à l'aide d'un pont hardi qui domine le toit des édifices; quelquefois encore les murailles élevées d'un monastère arrêtent les pas du voyageur, ou bien, au milieu de la partie la plus habitée de la cité, il reste surpris à l'aspect d'une vaste caverne creusée dans le roc. C'est ainsi que se présentent la grotte des Cordiers et la carrière ouverte sous le palais Noja. Des cannes flexibles, des citronniers chargés de leurs fruits d'or et des grenadiers aux fleurs éclatantes couronnent le sommet de ces grottes, et d'autres masses de plantes parasites en couvrent l'entrée avec une grâce et une richesse de végétation qu'il est difficile d'exprimer (1). La vue

(1) L'abbé de Saint-Non donne dans son grand ouvrage une vue de la grotte des Cordiers; elle est complètement inexacte. Soit que le site ait changé, ou que de nouvelles constructions en empêchent aujourd'hui l'approche, il est impossible de reconnaître la place d'où elle a été dessinée; et ce reproche d'infidélité peut s'adresser à beaucoup d'autres vues de ce volumineux recueil.

la plus pittoresque pourrait en être prise du palais de l'archevêque de Tarente : ce prélat, distingué par ses vertus et son savoir, par le charme de son esprit et son goût pour les arts, a formé une belle collection de médailles, de pierres gravées et de vases grecs qu'il a réunis dans sa retraite de Portici.

J'ai déja dit que l'architecture à Naples était généralement lourde et contournée; la plupart des églises sont dans le style de Borromini et du chevalier Bernini. Elles sont ordinairement bariolées de marbres de toutes couleurs, surchargées de corniches pesantes, de consoles, d'obélisques, de rinceaux arabesques et de cœurs enflammés. L'œil a peine à se faire jour au milieu d'un pareil chaos, que l'on complique encore dans les solennités par l'emploi des draperies d'étoffes d'or et de soie, par les tapisseries, les bouquets, les images des saints mêlées à celle du monarque; enfin, par un entassement désordonné d'objets disparates et disposés sans réflexion. Il serait injuste cependant de ne pas reconnaître, au milieu de cet amas superflu de richesses et d'ornements, un air de pompe et de magnificence qui peut éblouir, avec une sorte de splendeur religieuse qui doit parler à l'imagination.

Il serait également injuste de passer sous silence plusieurs monuments dignes de fixer l'attention des hommes de goût; quelques églises bâties dans le style appelé gothique en Italie, mais qui diffère essentiellement, comme on le sait, des gothiques mauresque et septentrional; enfin, d'autres monuments religieux plus modernes offrent de belles masses et des détails curieux. La chapelle Minutolo et la chapelle souterraine, ou confession de Saint-Janvier, renferment des ornements du dessin le plus agréable et le plus correct. On s'arrête avec plaisir devant les façades de S. Dominico-Maggiore et de Saint-Philippe de Néri, près de la porte de Capoue, et devant le bel arc d'Aragon, qui décore l'entrée du Château-Neuf; enfin, le musée royal ou palais des études, par la belle ordonnance de son plan, ainsi que par la grandeur de ses proportions, est vraiment digne de renfermer les richesses inestimables et les trésors d'antiquité qui lui sont confiés.

Le palais royal de Naples est remarquable par son étendue, par la facilité de ses abords et par le beau développement de ses escaliers; enfin, par sa position, dont peut-être on aurait pu tirer un parti plus avantageux encore, en sacrifiant une partie des arsenaux et en construisant des jardins en terrasse jusqu'à la mer. L'église de Saint-François de Sales, ornée d'un vaste portique et de deux colonnades circulaires, qui s'achève sur les dessins de M. Bianchi, fermera la place en face du palais royal. Ces constructions présentaient à l'architecte

d'assez grandes difficultés, tant à cause de l'emplacement irrégulier qu'elles devaient occuper, que par les différences de niveau, et l'obligation de laisser libre la montée de Pizzo-Falcone. Les dômes de cette église offrent peut-être, dans leur état actuel, des masses un peu pesantes comparativement à la proportion des colonnes; mais l'ensemble de ce monument aura sans doute de la grandeur et de la majesté.

Le théâtre Saint-Charles et plusieurs autres édifices de Naples ont été construits par le chevalier Nicolini, architecte du Roi, et qui, pendant long-temps, a dirigé les fêtes de la cour et la peinture décorative du grand Opéra. On n'aura pas à reprocher à ce fécond architecte une recherche exagérée de style dans le choix des ornements; on ne l'accusera pas de suivre avec une timidité trop scrupuleuse les modèles que les anciens nous ont laissés, et je serais plutôt tenté de le blâmer pour ses licences que pour sa servilité.

La façade du théâtre Saint-Charles offre au rez de chaussée un rang de piliers en bossage supportant, sur le devant, des arcades à plein cintre, et en retour des arcades surbaissées.

De petits bas-reliefs sont encastrés dans ces mêmes piliers : un rang de colonnes sans bases décore l'étage supérieur, et son entablement est couronné par une espèce de fronton fort écrasé, surmonté lui-même de statues très-médiocres. L'intérieur de la salle est admiré par les Napolitains, et sur la foi de ceux-ci par certains étrangers que séduit le clinquant; mais du moins il est spacieux, d'une commodité parfaite et d'une forme élégante. On y voit facilement de toutes parts; partout on est assis à l'aise; le terrain n'a point été ménagé, les issues sont larges et bien disposées; mais la décoration me paraît manquer de ce goût dont les anciens nous ont donné tant d'exemples, que nous admirons presque toujours dans les peintures antiques des édifices de Pompéi, et qui semble si bien approprié à une salle de spectacle. La loge du Roi, qui occupe la hauteur de deux rangs de logés, est ornée de renommées, de syrènes, de glaces, de lustres et de draperies très-riches : elle a toute la magnificence qui convient à sa destination; mais les quatre colonnes d'avant-scène, d'un ordre corinthien régulier, portent une corniche absolument étrangère à l'ordre, et qui repose immédiatement sur le chapiteau, sans frise et sans architrave. Le plafond est rempli par une riche et bizarre *vela,* qui n'est d'aucun style; on peut en dire autant des appuis des loges, et les ornements qui les décorent ne sont ni grecs, ni romains, ni gothiques; ils sont d'argent, d'or et de bronze, ils sont napolitains.

4

Cette critique d'un monument où il suffit, en général, de plaire aux yeux, pourra sembler trop rigoureuse : chacun sait que le caractère de gravité qui convient à un temple ou à un palais de justice, par exemple, serait tout-à-fait déplacé pour un théâtre; j'avoue aussi que l'architecture de nos salles de Paris est loin d'être irréprochable : notre salle de la Comédie Française, restaurée ou plutôt gâtée pour obtenir quelques places de plus, notre Opéra *provisoire*, construit à la hâte par un homme habile, mais contraint de se servir d'anciens matériaux et d'employer de vieux ornements, ne prouveraient pas en notre faveur. On doit, au surplus, tenir compte à nos architectes de tous les obstacles qui les ont entravés. Nous pouvons du moins citer, comme modèles d'élégance et de goût (dans des proportions bien moindres, il est vrai, que le théâtre Saint-Charles), la salle du château des Tuileries, décorée sur les dessins de l'un de nos plus habiles et de nos plus estimables architectes, M. Percier; la salle du Théâtre royal italien, restaurée de la manière la plus heureuse par MM. Lecointe et Hittoff d'après les ordres de M. le vicomte de la Rochefoucauld ; et quant aux dispositions intérieures, le théâtre royal de l'Odéon.

Je ne puis, en parlant d'architecture, oublier de mentionner MM. Gasse, nés à Naples de parents français, et que nous aimerions à revendiquer à l'Italie. Nourris des principes de l'ancienne école, ayant étudié avec soin les parties fondamentales de l'art qu'ils professent, leurs ouvrages prouvent à la fois leur bon esprit et leur jugement. Ils ont construit successivement les bâtiments de l'Observatoire et ceux du Palais des ministres. Il a fallu, dans ce dernier travail, surmonter de grandes difficultés pour raccorder le nouveau bâtiment avec les anciennes constructions, et MM. Gasse ont eu le mérite de satisfaire en même temps aux conditions imposées par l'économie, comme aux règles de la bonne architecture.

Parmi les nombreux édifices construits à différentes époques, et dans des styles variés, on distinguera le superbe palais Gravina à Monte-Oliveto (planche 8). Un bel ordre de pilastres composites y décore le grand étage surmonté d'un attique; ces pilastres, avec les croisées élégantes qui se trouvent placées entre eux, reposent sur la corniche de l'étage inférieur; la frise de ce même étage porte une inscription dans le style lapidaire (1), et le soubassement, orné de bossages réguliers, est percé de croisées entourées de moulures. La porte

(1) FERDINANDVS VRSINVS GENERE ROMANVS GRAVINENSIVM DVX AC NERVLANORVM COMES CONSPICVAM HANC DOMVM SIBI SVISQ. ET AMICIS OMNIBVS A FONDAMENTIS EREXIT.

d'entrée, dans le goût de Vignole, est décorée de deux colonnes doriques supportant un entablement enrichi de consoles; toute cette façade est exécutée en marbre avec le fini le plus précieux. L'aspect de ce palais est tout à la fois noble et sévère : il rappelle les plus beaux monuments de Florence, et ne leur cède, je crois, sous aucun rapport.

Ces palais somptueux et ces portiques élevés peuvent offrir, ainsi qu'à Rome, les scènes les plus bizarres, et quelquefois les disparates les plus choquantes. Ici, l'échoppe d'un marchand de légumes ou de poissons embarrasse une porte majeure; ailleurs, c'est un groupe de petits mendiants, qui reposent enveloppés dans un caban, ou bien des paysans qui, après avoir vendu le fruit odorant de leurs citronniers, sont venus s'y coucher sur le marbre, et risquent sur un dé leur modique profit.























PORTICI, POMPÉI.

Le point culminant du paysage, et dont les yeux peuvent à peine se détacher, le volcan, qui domine avec majesté la campagne, la ville de Naples et les flots qui viennent mourir aux pieds de ce terrible souverain; le Vésuve, enfin, devait naturellement recevoir notre premier hommage, et servir de but à notre première excursion. Mais toutefois, le faubourg de Naples, qui conduit à Portici, n'en est pas moins digne de nous arrêter quelques instants. Ce qui constitue principalement la beauté de cette grande ville, tient beaucoup moins à de vastes palais réguliers, qu'à l'effet d'un grand nombre de maisons, bâties sans prétentions monumentales et par des architectes inconnus; une foule de casins, de fabriques, ou de chapelles pittoresques, se présentent de toutes parts au crayon du dessinateur. Je me borne à offrir ici (pl. 10) la vue de la petite église de Santa-Maria, *di porto salvo*, près du port marchand ou petit môle (*molo piccolo*). Son dôme est recouvert de faïences coloriées, découpées en écailles, et disposées symétriquement; la partie inférieure des murs est chargée de ces croix peintes en noir dont l'usage est habituel à Naples, à l'extérieur des églises, sur les monuments publics, et quelquefois jusque dans le vestibule des habitations particulières; on y joint souvent (par une précaution qui n'est pas exempte d'une juste inquiétude) le mot RISPETTO! Il m'a paru que si l'emploi de cet insigne était moins prodigué par les Napolitains, il n'en serait peut-être que plus révéré.

L'autre vue (pl. 11) est prise sur un quai bruyant qui conduit au pont de la Madeleine et à Portici; ce même quai s'appelle *Marina de'limoncelli,* à cause de la grande quantité de citrons et d'oranges qu'on y débarque et qui s'y vendent journellement. Une route poudreuse et brûlante, qui suit le contour du golfe, passe devant le vaste bâtiment dont j'ai déja parlé; et toujours bordée de jolies habitations, animée par un concours prodigieux de voyageurs

ou d'habitants de la campagne, elle aboutit bientôt à Portici et presque au pied du Vésuve.

Ce volcan, moins élevé que l'Etna et d'une proportion moins gigantesque, peut entrer aisément dans le cadre d'un tableau. Vu de Naples, et surtout de la côte du Pausilippe, séparée de lui par toute la largeur du golfe, on peut dessiner facilement la ligne gracieuse de sa base; mais, pour en faire connaître les détails, pour bien développer les douces ondulations des coteaux de Portici, ses casins, ses vignobles, et les désastreuses coulées de laves qui les traversent, un point plus rapproché semble nécessaire. Peut-être le golfe offre-t-il ce point entre le môle et Portici. La difficulté de dessiner en mer m'a déterminé à me placer sur le petit fort del Grenatello, presque en face du palais du Roi, en laissant derrière moi la mer et le couchant (pl. 12). De là, je distinguais parfaitement le sentier du Vésuve, qui conduit, en serpentant entre les terres cultivées, jusqu'à la maison de l'ermite où les curieux laissent ordinairement les modestes montures qui les ont amenés jusque là. J'apercevais plus haut une pente d'un accès encore assez facile et couverte d'une végétation à demi brûlée; il faut marcher quelque temps sur cette pente jusqu'à une coulée de laves noires mêlées de scories énormes et vomies par le cratère. Ces laves se sont arrêtées près de l'éminence où le petit ermitage est bâti; enfin, je pouvais suivre de l'œil des voyageurs et leurs guides qui gravissaient ce dernier cône de *Lapillo*, si pénible à monter et si commode à descendre.

La noire Somma montre à découvert ses flancs déchirés; le cratère, dont la forme varie à chaque éruption, offrait à mon premier voyage, en 1808, une sorte d'entonnoir presque régulier, accessible dans l'intérieur, ne laissant échapper par les fissures d'un sol brûlant que des vapeurs sulfureuses; et ces vapeurs, condensées sur les parois intérieures du cône, le coloraient des plus brillantes couleurs. En 1818, ce sol trompeur et ces images fantastiques avaient disparu : les approches de la crête ou du bord du cratère étaient devenues difficiles et dangereuses; deux petits monticules, formés au côté méridional, lançaient, à des intervalles irréguliers, une grêle de cailloux ardents avec des gerbes de scories enflammées, qui formaient pendant la nuit un magnifique spectacle dont on pouvait jouir avec une parfaite sécurité; car ces petites éruptions n'offrent aucun danger pour la ville de Naples, ni même pour les habitations de Portici : c'est un produit des forces surabondantes; c'est,

pour ainsi dire, un trop plein dont le volcan dégage ses flancs : et c'est même un motif de sécurité pour tout le pays, puisqu'on remarque que les tremblements de terre en sont beaucoup moins fréquents et moins violents; aussi voyions-nous alors tous les soirs, à la lueur du volcan, danser de tous les côtés, au son de la guitare et des castagnettes, la joyeuse tarantella.

Sur la large base du Vésuve s'élèvent successivement, après Portici, Resina, Torre del Greco, et Torre dell' Annunciata, petites villes pittoresques et curieuses par leurs constructions en terrasses et leurs dômes cimentés qui ont quelque chose d'oriental. Au milieu des peupliers, des figuiers, des vignes et d'un luxe de végétation prodigieux, on serait quelquefois tenté d'oublier le redoutable Vésuve; mais, tout-à-coup, on est attristé par une large place déserte et désolée; la culture est anéantie, et les habitations se trouvent séparées par des torrents de laves refroidies, qui sont allées se jeter dans la mer, en laissant pour trace de leur passage un amas de ruines informes et de sombres débris (1).

Pompéi montre à la fois la plus grande image connue de la dévastation et de la conservation, et l'on dirait véritablement qu'un épais manteau de cendres aurait recouvert cette ville afin de la préserver, et de pouvoir l'offrir intacte à la curiosité des générations futures après un oubli de dix-sept cents ans (2). On a vu sortir des fouilles de Pompéi, ainsi que des ruines d'Herculanum, des marbres précieux, et brillants encore de tout l'éclat du poli; des peintures charmantes, des bronzes ciselés avec un art dont les fondeurs modernes ne sauraient approcher qu'en les imitant, et dessinés avec un talent qu'il est impossible de surpasser. La ville antique de Pompéi, dégagée des monceaux de cendres qui la couvraient, offrant aux yeux étonnés ses rues, ses fontaines et ses tombeaux, son forum et ses théâtres, enfin une foule d'habitations élégamment construites et non moins élégamment décorées, présente l'aspect le plus singulier et le but le plus intéressant pour les études et pour la curiosité. L'encadrement n'est pas moins admirable que le tableau; les belles montagnes

(1) M. de Humboldt estime à six cent six toises au-dessus du niveau de la mer la hauteur du Vésuve; il donne deux cents toises au cône couvert de cendres et de lapillo; le cône aurait donc un tiers de la hauteur totale de la montagne (*Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Monde*, tom. I[er], page 153). L'éruption de cendres qui eut lieu en 1822 a changé de nouveau la forme du cratère; son sommet s'est considérablement abaissé; c'est ce que j'ai pu remarquer en 1824, époque de mon troisième voyage à Naples.

(2) On sait que la terrible éruption du Vésuve, décrite par Pline, et qui a détruit Pompéi, eut lieu l'an 72 de l'ère chrétienne.

de Castellamare, sillonnées de ravins profonds et couvertes de taillis épais, baignent leur base fertile dans la mer du golfe, et cette mer, refoulée par le volcan, se trouve aujourd'hui resserrée par un nouveau rivage.

C'est ici que la lave en longs torrents coula;
Voici le lit profond où le fleuve roula;
Et plus loin, à longs flots, sa masse répandue
Se refroidit soudain et resta suspendue.
Dans ce désastre affreux quels fleuves ont tari?
Quels sommets ont croulé? quels peuples ont péri?
Les vieux âges l'ont su, l'âge présent l'ignore;
Mais de ce grand fléau la terreur dure encore.
Un jour peut-être, un jour, les peuples de ces lieux
Que l'horrible volcan inonda de ses feux,
Heurtant avec le soc des restes de murailles,
Découvriront le gouffre en creusant ses entrailles;
Contempleront au loin, avec étonnement,
Des hommes et des arts ce profond monument;
Cet aspect si nouveau des demeures antiques,
Ces cirques, ces palais, ces temples, ces portiques,
Ces gymnases, du sage autrefois fréquentés,
D'hommes qui semblent vivre encor tout habités;
Simulacres légers, prêts à tomber en poudre:
Tous, gardant l'attitude où les surprit la foudre;
L'un enlevant son fils, l'autre emportant son or;
Cet autre ses écrits, son plus riche trésor;
Celui-ci dans ses mains tient son dieu tutélaire;
L'autre, non moins pieux, s'est chargé de son père;
L'autre, paré de fleurs et la coupe à la main,
A vu sa dernière heure et son dernier festin.

(L'Homme des Champs, ch. 3).

Les fouilles de Pompéi ne s'exécutent qu'avec une extrême lenteur; sept ou huit terrassiers enlèvent la cendre ou le lapillo, qu'ils déposent sur de petits chariots, tandis que trois ou quatre maçons étayent les murs nouvellement dégagés qui se trouvent privés de leur appui, et qui pourraient s'écrouler sans cette précaution. Un grand nombre de gardiens, d'inspecteurs et de soldats veillent en vrais argus à la conservation de ces précieuses reliques; cette méthode, si lente au gré des antiquaires et des voyageurs, peut avoir un

résultat fort utile : le gouvernement, en privant ses contemporains du plaisir de voir exhumer plusieurs monuments curieux, et en se privant lui-même de l'avantage d'enrichir son musée, ménage ces richesses et ces jouissances pour d'autres temps et pour d'autres générations; il y a là prévoyance et économie.

Après un intervalle de six ans, on n'avait nouvellement découvert à Pompéi que l'extrémité du forum, et le petit temple de la Fortune, qui peut avoir quarante à cinquante pieds de profondeur sur quinze ou vingt pieds de façade; l'on commençait seulement, en 1824, les excavations et les déblais d'un bâtiment fort curieux, qui servit autrefois de bains publics. Ce qu'on a déblayé de ces bains se compose de trois salles voûtées à plein cintre, communiquant entre elles par des portes latérales. Les fourneaux qui servaient pour échauffer l'eau s'y voient encore. Les conduits de la vapeur sont en terre cuite; ils règnent tout autour des chambres, où, pour mieux dire, les murs légers, formant l'enceinte intérieure, sont séparés de cinq à six pouces du gros mur qui porte les voûtes, et la vapeur se répandait également dans cet intervalle. Ce qui m'a semblé surtout remarquable dans ce monument, c'est la résistance que les voûtes ont opposée au poids des scories et des cendres. Les mêmes cendres n'ayant pénétré que jusqu'à une certaine hauteur dans l'intérieur des salles, les peintures et les stucs dont les voûtes sont ornées sont restés dans un état de conservation parfaite. Les caissons, divisés avec goût, renferment des sujets mythologiques analogues à la destination de cet édifice, et la décoration de chacune des salles varie dans ses détails comme dans sa disposition générale. L'une d'elles est ornée de tritons, de fleuves, de chevaux marins ou de dauphins; une autre est enrichie d'une large frise, divisée elle-même par des figures d'atlantes, sorte de cariatides qui supportent la corniche : ces figures, exécutées en terre cuite, et recouvertes d'un stuc coloré très-fin, sont toutes différentes, modelées à la main, et non pas repoussées dans un même moule, ainsi que cela se voit trop souvent chez nos sculpteurs ornemanistes; aussi ont-elles ce charme qui appartient presque toujours aux ouvrages des anciens, et qui naît d'une exécution vive et spontanée, dont la verve, le sentiment et la chaleur, font pardonner l'incorrection.

La salle dont le décor m'a semblé le plus original, est surmontée par une voûte à plein cintre, entièrement cannelée ou striée dans tout son dévelop-

pement. Je ne me rappelle aucun autre exemple de ce genre d'ornement, dont l'effet m'a paru aussi nouveau qu'il est agréable (1).

J'avais le plus grand désir de pouvoir donner ici quelques vues nouvelles de Pompéi; mais, après avoir sollicité la permission nécessaire pour y dessiner, et après l'avoir obtenue par les soins obligeants de notre ambassadeur, je me rendis à Pompéi, et là, je m'aperçus que cette permission, tout-à-fait illusoire, et même, si j'ose le dire, un peu dérisoire, n'était censée porter que sur les monuments déja publiés : ainsi, j'ai pu retracer à loisir la vue des tombeaux (pl. 13), le temple d'Isis, le quartier des soldats, ou les théâtres déja gravés dans vingt ouvrages divers; mais, quant aux fouilles nouvelles, défense absolue de les dessiner; défense absolue de copier au Musée les statues et les vases, les tableaux, les camées ou les médailles. Le gouvernement fait graver, comme je l'ai déja dit, cette belle collection, et il ne tolère aucune concurrence pour la publication des monuments inédits. Il se fait à Naples un grand nombre de répétitions des tableaux qui ont un mérite reconnu et signalé dans les itinéraires : c'est une sorte de spéculation permise aux seuls Napolitains; sept ou huit de ces copies, de diverses grandeurs, sont ordinairement rangées dans les salles du Musée près de l'original, et le représentent à peu près; l'une est d'une *harmonie* roussâtre, et celle-là, sans doute, est destinée à quelque fin connaisseur; une autre, plus *aimable*, est dans un ton rosé; une troisième est grisâtre : il y en a pour tous les goûts. C'est parmi ces Dominiquin et ces Titien modernes que des amateurs étrangers viennent former à peu de frais leur collection précieuse; ils la complettent bientôt par les vues (peintes à la gouache) de Caserte, de Pouzzole, de Pœstum, et par celles des éruptions de toutes les années; ils y joignent des colliers de corail, des tabatières et des épingles de lave, et courent porter au fond du Nord ces brillants échantillons des arts méridionaux.

Habitués à voir dans nos galeries les artistes et les curieux de toutes les nations admis au bénéfice des régnicoles, afin d'y jouir comme nous-mêmes de tous les objets qu'elles renferment; à voir ouvrir nos musées royaux, nos bibliothèques et nos cabinets particuliers à tous les nationaux et les étrangers, nous ne saurions observer, sans étonnement, les soins jaloux avec lesquels le gouvernement napolitain, si paternel à tant d'autres égards, renferme

(1) Voyez *Real Museo Borbonico*, vol. II, pl. L, LI, LII, LIII, LIV.



une foule de richesses qu'il accumule journellement. A Rome, à Florence, à Venise, les musées sont publics, et chacun peut y puiser, sans difficulté, tous les matériaux qu'il y veut choisir; à Dresde, à Vienne, à Berlin, on jouit, dit-on, des mêmes facilités : n'est-ce pas encourager les savants et les artistes d'une manière véritablement libérale (en laissant à ce mot son acception naturelle); et n'est-ce pas là seconder noblement ces hommes studieux dont les travaux contribuent si puissamment à la gloire ou à la prospérité des états? laissons ses secrets à la chimie, à l'industrie ses brevets d'invention; mais désirons que toute chose puisse être mise en commun dans le domaine des sciences, et dans la patrie des beaux-arts.























CASTELLAMARE, VICO.

Il est sans doute agréable et doux de voyager commodément en bonne compagnie; mais c'est avec une personne qui nous soit unie par les mêmes goûts et les mêmes études; c'est avec un homme de notre âge et dont la bourse ne soit ni plus légère ni mieux garnie que la nôtre, que nous devons entreprendre un voyage pittoresque. Fuyons les simples connaissances, les gens opulents, élégants ou légers; redoutons les établissements trop commodes, le luxe des voitures et tout l'attirail des domestiques, qui portent nos cartons avec impatience, qui bâillent et s'ennuient pendant que nous peignons; la vue de ces figures allongées suffit pour refroidir le plus vif enthousiasme. Un enfant, un guide tout au plus, et mieux encore nos épaules pour porter un léger bagage, voilà, selon moi, la méthode la plus sûre pour faire avec fruit un voyage et pour remplir nos portefeuilles de bons dessins.

Quel charme en effet pour le paysagiste lorsque, placé devant un beau site, éclairé par un ciel qui lui promet quelques heures d'un travail tranquille; seul, ou presque seul, à l'abri des curieux et des importuns, il voit d'avance sur la toile tout ce que la nature lui présente de sublime! Comme il voudrait fixer tous ces effets de lumière, arrêter ces ombres qui fuient, ces vapeurs qui se dissipent!

Si c'est le matin, quelles douces harmonies autour de lui! Quels parfums répandent les végétaux et la terre encore humide! Quel accord dans tous les objets et jusque dans le mugissement de la mer! Le soir, il entend d'autres sons en respirant d'autres parfums, et toutes ces impressions s'allient tellement à son ouvrage, que long-temps après et bien éloigné du lieu qui lui servit de modèle, sa copie lui retrace encore vivement tout ce qu'il éprouvait alors. Il entendra toujours ces voix qui résonnaient dans la campagne, et le cri des cigales, et la cognée du bûcheron, et le bruit de cette cascade auprès de laquelle il était placé. La suite de ces souvenirs lui reste si bien présente, qu'il pourrait rendre compte mot à mot de la conversation de son compagnon de courses; il chanterait le refrain qu'il entendait alors, et dirait le chapitre du livre dont il écoutait la lecture. S'il est une partie de ces charmants souvenirs à laquelle nous ne saurions faire participer le lecteur, il verra du moins dans nos dessins

ce qui se trouvait dans la nature, de belles lignes, de l'architecture élégante et des arbres touffus : ce n'est que pour le peintre et pour le poète que les oiseaux n'ont pas cessé de chanter, que le flot meurt encore à petit bruit et que des voix lointaines animent toujours les derniers plans du paysage.

La ville de Castellamare, située au fond du golfe et presque en face de la ville de Naples, offre au dessinateur des sujets d'étude intéressants et variés. La beauté des arbres, le mouvement des terrains (Pl. 15 et 16), et, en suivant la côte après Pozzano sur la route de Vico, les formes imposantes des rochers, présentent à chaque pas les compositions du style le plus noble et le plus grandiose. Il faut toutefois aimer vivement son art et les beautés de la nature pour s'arrêter long-temps dans cette petite ville, qui n'a pas d'auberge proprement dite (1). On peut, il est vrai, trouver à se loger en louant d'avance une maison, en s'installant chez un habitant; mais l'aventureux paysagiste court le risque d'être bien mal couché et de trouver pour toute provende de petits poissons frits sur le port, des melons d'eau et des coquillages. Il sera dédommagé de ces légers désagréments, bien secondaires à mon avis, par la vue d'un beau pays, d'une proportion, si j'ose le dire, convenable à la peinture, et où les fabriques, les rochers, les arbres et la mer se trouvent disposés de la manière la plus heureuse et la plus variée.

Pourquoi faut-il que ces grottes, ces rochers pittoresques, ces forêts de myrtes et de lauriers servent si souvent de retraite à des contrebandiers et des voleurs? (pl. 17.) Pourquoi ce climat si doux, ce ciel si pur, ce soleil si brillant, sont-ils témoins de tant de scènes de meurtre et de pillage? Pourquoi ne peut-on pas errer en sûreté entre ces riantes collines, suivre paisiblement le rivage d'une mer si paisible, et jouir sans crainte des beautés que présente à chaque pas une nature parée de tant de richesses? Tandis que, parcourant sans danger les plus profonds ravins des Alpes, le voyageur s'enfonce avec sécurité dans les forêts de sapins les plus désertes, qu'il se hasarde dans les sentiers les moins battus, sûr de trouver un asile hospitalier dans le plus petit châlet, et un guide intelligent dans le plus faible enfant; dans le pays de Naples, où la nature semble sourire à l'homme, l'homme seul est à craindre. Cette triste compensation vient obscurcir

(1) Une auberge fort commode est maintenant établie sur le port, et l'on y trouve tout ce qui est nécessaire pour séjourner agréablement. « Le voyageur a, sous ce rapport, de grandes obligations aux Anglais; ce sont eux qui ont établi de bonnes auberges dans toute l'Europe; en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Espagne, à Constantinople, à Athènes, et jusqu'aux portes de Sparte en dépit de Lycurgue. »

Itinéraire de Paris à Jérusalem

le charme de la belle Italie : pareille à l'aconit de l'Apennin, dont la tige élégante et la fleur azurée produisent un poison funeste.

Le sentier qui conduit de Castellamare à Vico est tracé en serpentant sur la montagne à peu près comme celui de Montanvert; mais au lieu de la profonde et triste vallée de Chamouny, j'avais à ma droite cette immense étendue de mer qui charme toujours par son éclat et sa majesté. Je ne la perdais de vue un moment que pour la voir reparaître entre des rochers brisés, des sépées de châtaigniers ou des touffes fleuries de myrtes ou d'aloës. Après cent et cent détours dans des gorges étroites et d'immenses éboulements de terrain, j'ai découvert tout-à-coup la petite ville de Vico, entourée de plantations d'oliviers et de vignes; plus loin, derrière elle, la plaine élevée de Sorrento, avec ses rochers coupés à pic sur la mer, et plus loin encore, l'île de Capri, que je devais bientôt visiter. Les maisons de Vico sont dispersées sur des coteaux ou groupées en amphithéâtre, et deux ou trois monastères élèvent leurs sommités élégantes au-dessus des terrasses et des plantations.

Le retour à Castellamare par mer n'offre pas moins d'intérêt. J'y revins en côtoyant les grands rochers sur le sommet desquels j'avais cheminé le matin. Ils présentent sur la mer tantôt de profondes cavernes, tantôt un mur formidable ou bien des masses inclinées d'où se détachent chaque jour de lourds quartiers de roches qui vont inopinément se plonger dans les flots : ils s'y cachent souvent, ou se laissent voir à travers une onde bleuâtre et transparente; et quelquefois ils élèvent sur l'eau leur tête noire et sévère où vient écumer la vague.

J'aimais à suivre le contour de ces îlots, à glisser au milieu d'eux pour observer avec calme, et au chant des bateliers, ces grands désastres de la nature.















META, PIANO, SORRENTO.

En suivant toujours la côte, et après avoir dépassé la jolie ville de Vico, Meta présente son petit port ou sa *marine* (1), et si l'on tourne ensuite une pointe de rochers, Piano-di-Sorrento s'offre aux yeux sous l'aspect du monde le plus pittoresque. Ce port est formé par une anse sablonneuse, entourée d'une haute muraille de rochers demi circulaire : la plage semble d'abord ne pouvoir pas communiquer immédiatement avec la partie la plus élevée des rochers où les casins sont établis; mais une rampe, taillée dans le roc et praticable même pour les bêtes de somme, conduit aisément à la riche plaine de Sorrento, où croissent à l'envi le pin, l'olivier, le chêne et le cyprès; où l'on voit fleurir le youca sauvage et le laurier de Laconie; où l'on recueille enfin le cédrat, l'orange et la plupart des fruits de nos climats.

La ville de Sorrento, d'origine grecque, est célèbre sous plus d'un rapport, mais surtout pour avoir donné naissance à l'immortel auteur de la Jérusalem délivrée. La maison du Tasse, placée à l'extrémité de la ville, est bâtie sur un rocher fort élevé dont la base est plongée dans la mer (pl. 19). Cette chaîne de rocs se prolonge au loin, et laisse voir dans ses anfractuosités des grottes profondes, et des restes de constructions antiques à demi cachées par les flots. Presque au-dessous de la maison du poète, on remarque une belle arcade en briques et en ouvrages réticulaires, au fond de laquelle se trouve une niche pratiquée dans le tuf. Tout donne à penser que ces constructions faisaient partie d'un temple de Neptune, et l'on pourrait dire que le dieu lui-même a détruit ses autels, car chaque lame en enlève un débris et en disperse quelque fragment; mais ce lieu du moins a conservé son droit le plus sacré, celui d'asile : les pêcheurs de la rive y retirent leurs barques, en y suspendant leurs filets chargés d'algues vertes, leurs cordages entourés de fucus diaprés, et leurs ancres de sauvetage, ainsi qu'un *ex voto* des temps mythologiques; enfin, les femmes de Sorrento viennent y chercher, pour prendre le bain, la solitude et la fraîcheur, le silence et l'obscurité (pl. 20).

(1) Expression napolitaine indiquant une plage, où les petites embarcations peuvent trouver un abri.

La ville de Sorrento est riche en monuments antiques; on y remarque les restes d'un temple de Vénus, et deux myrtes, prodigieux pour leur grandeur, fleurissent encore au milieu de ces débris. Il ne subsiste plus que quelques fragments du temple d'Hercule; mais la vaste piscine, restaurée par Antonin-le-Pieux, est d'une conservation parfaite : elle sert encore aujourd'hui aux besoins des habitants, et ses voûtes épaisses semblent protégées et consolidées par la masse de terre qui les recouvre, et où croissent de superbes orangers.

On a trouvé plusieurs fois en fouillant à Sorrento, et notamment dans le jardin du capitaine Starace, homme instruit et guide excellent pour les étrangers, des tombeaux grecs semblables à ceux que l'on découvre à Nola, à Locri, à Capoue; ils renfermaient des ossements, des armes et des vases ornés de ces belles peintures où, malgré la négligence du faire et l'incorrection du dessin, on retrouve néanmoins la pensée grandiose et gracieuse de l'école grecque. Quelques fragments du plus beau style sont dispersés dans la cité, ou encastrés dans les parois des monuments publics, et chaque rue de Sorrento présente des débris de colonnes ou de frises, qui en attestent l'antique magnificence (pl. 23).

Un profond ravin qui se prolonge jusqu'à la mer, et s'ouvre sur la plage, forme les deux tiers de l'enceinte de l'antique Sorrento. Un sentier assez difficile conduit au fond de cette étroite vallée, où coule un petit ruisseau. D'épais massifs de lierre, des guirlandes de clématites, ornent les rochers et descendent jusqu'à leur base; et le soleil, n'éclairant que le sommet de ces masses de feuillage, laisse tout le reste de la vallée dans une demi-teinte mystérieuse. Ce lieu silvestre et poétique est analogue aux beaux rochers de Civita-Castellana que j'avais admirés vingt ans auparavant dans les états du pape, et qui m'avaient servi de modèles pour mes premières études. Inspiré par mes souvenirs, je sentais aussi vivement qu'alors, je peignais avec la même ardeur, et ces vingt années ne comptaient plus pour moi (pl. 21).

Voulant donner une idée de l'aspect du petit port de Sorrento, vu de la mer, attendu qu'il offre le type de tous les autres débarcadères qui s'ouvrent successivement sur cette côte, je prenais une barque, et chaque matin, je faisais jeter l'ancre en face du port; souvent, ma nacelle légère dérivait peu à peu, et je voyais fuir lentement les lignes de mon modèle. D'autres fois, croyant être à l'abri de toute distraction, je voyais partir du rivage une troupe de jeunes pêcheurs, ou plutôt un peuple de tritons, qui bientôt m'entouraient en poussant mille cris joyeux, qui s'élançaient hors de l'eau, et qui par leurs jeux animés réalisaient vivement les fictions charmantes de la fable (pl. 22).



Le séjour de Sorrento est un des plus agréables du golfe de Naples ; aussi se partage-t-il avec l'île d'Ischia l'avantage de réunir, pendant l'été, la meilleure compagnie de cette capitale, et les étrangers de toutes les nations qui fuient la chaleur, la poussière et le tumulte d'une grande ville. On trouve facilement de jolis casins ou de petits appartements meublés que les propriétaires s'empressent de céder aux voyageurs. C'est une chose inouïe que cette facilité de cession qu'on rencontre à présent en Italie; il n'est prince ou marquis qui ne cède volontiers la moitié d'un palais trop vaste pour sa fortune actuelle, ou la collection d'antiques et de tableaux que ses nobles ancêtres avaient réunis à si grands frais; il n'est guère de chanoine ou de docteur qui ne cède sa cellule ou ses livres, ses fragments de marbre, ses échantillons de lave ou de basalte; enfin, l'on ferait une longue nomenclature de toutes les cessions que l'on obtient ici, pour peu que l'on y arrive avec de l'argent et quelques lettres de recommandation, aussi profitables pour l'homme à qui elles sont adressées, qu'utiles à celui qui les présente.

La côte depuis Sorrento jusqu'à Massa offre toujours des vues intéressantes; mais depuis cette dernière ville jusqu'au Cap de Minerve, aujourd'hui Punta Campanella, elle ne présente rien de remarquable. Quelques oliviers croissent çà et là dans ce lieu désert, comme pour rappeler le souvenir de la déesse dont le temple dominait jadis le promontoire; enfin la pointe la plus avancée de cette côte est absolument aride, et semble annoncer déja le voisinage de Capri.



FRAGMENT ANTIQUE.





MAISON DU TASSE VUE DE LA MER.





RESTES D'UN TEMPLE DE NEPTUNE.







RAVIN DE SORRENTO.





PETIT PORT DE SORRENTO.

CAPRI.

Quel est le voyageur ou l'écrivain qui ne puisse se rappeler, à propos de l'île de Capri, quelques phrases banales, et qui ne puisse exhaler quelques éclats d'indignation en abordant un lieu que le séjour de Tibère a rendu si fameux? Dans tous les voyages autour du golfe de Naples, on voit se renouveler, à propos de Capri, de longues diatribes, et des déclamations mille fois répétées au sujet de cet indigne empereur. Un sentiment de commisération me porterait quelquefois à plaindre Tibère qui, de préférence à tous les autres tyrans, et par un privilége spécial, est particulièrement en but aux récriminations des voyageurs. On exècre Néron, sans doute, on abhorre Caligula; mais on en revient toujours au fils adoptif d'Auguste avec une ardeur nouvelle. L'un s'écrie dans un chapitre, qui certes ne fatigue pas par sa longueur : «J'ai vu Caprée..... affreux Tibère (1)!!» Un autre auteur, qui sait du moins animer ses récits et ses tableaux par des couleurs et une chaleur véritables, est si profondément indigné contre le successeur d'Auguste, qu'il termine ainsi sa description de Capri : «Ces rochers révèlent les crimes dont ils furent témoins ou complices; «ils racontent la vie de Tibère, fuyons, éloignons-nous (2).» Je suis véritablement tenté de le croire assez puni, et quand on est accablé d'outrages et de malédictions, sans relâche et sans fin pendant dix-huit siècles, le châtiment doit égaler la faute, et j'espère que la bonté céleste a fini par juger Tibère avec plus d'indulgence que ne l'ont fait les historiens, les poètes et les voyageurs français.

Retiré sur le roc le plus élevé de cette île, et dans un palais situé comme le nid d'un aigle, l'empereur avait abandonné les magnificences de Rome, et n'avait pas même choisi la partie la plus fertile et la plus riante de Capri, celle où se trouve la seule fontaine où les habitants viennent puiser l'eau nécessaire à leurs besoins.

Le petit port auquel on aborde, en arrivant dans l'île du côté du nord, est

(1) *Lettres sur l'Italie*, par le président Dupaty.
(2) *Souvenirs de la Sicile*, par le marquis de Foresta.

formé par une plage de sable, bornée à l'est et au couchant par deux hautes pointes de rochers. En arrière de la première, il s'en élève une beaucoup plus haute encore, où se voient les ruines de l'un des douze palais de Tibère. Ce promontoire porte maintenant le nom de Santa Maria del Soccorso, que lui a valu un petit Ermitage, dédié à la Sainte-Vierge, et bâti sur des fondations antiques. Un pauvre religieux y habite, et je pensais en le voyant, que ses prières et sa vie toute sainte devaient purifier ces ruines trop célèbres.

La vue de ce promontoire que je donne ici (pl. 24) est prise sur le sentier qui conduit au bourg d'Anacapri, placé sur la pointe occidentale de l'île, et dominé par l'aride Monte Solaro. L'autre vue (pl. 25) a été dessinée sur les débris mêmes du palais, dont trois ou quatre belles voûtes subsistent encore, et où l'on a trouvé dernièrement quelques fragments de marbres précieux.

La petite plaine, qui sépare les deux hautes pointes de ce vaste croissant, est montueuse, inégale, mais très-fertile et couverte de beaux oliviers qui atteignent même une plus grande élévation que sur les autres parties de la côte de Naples. Les aloès et la figue des Indes s'y multiplient facilement, et quelques palmiers élèvent leurs rameaux flexibles au-dessus des buissons d'orangers. Mais toutes les pentes rapides de ces rochers ne permettent pas la culture; les plus escarpées ne sont recouvertes que de broussailles de lauriers, d'arbousiers, de myrtes ou de genets sauvages. Des pointes de rochers grisâtres percent de temps en temps ces touffes fleuries; et bientôt, quand on s'élève davantage, la triste bruyère et le thym sont les seules plantes qui décorent la nudité de ce désert. Le chemin qui conduit à Anacapri est taillé dans le roc en forme de gradins, ou soutenu par des murs en terrasses. La fatigue qu'on éprouve en montant à ce petit bourg, est presque en pure perte; car, à l'exception de la vue de la mer, qui n'a de remarquable que son étendue, Anacapri ne présente rien d'intéressant. On ne peut toutefois s'empêcher d'observer le courage et la constance de ces pauvres insulaires qui, à force de travail, ont fertilisé ce plateau resserré, ingrat et inabordable. L'empire de l'habitude est bien puissant, puisqu'il peut retenir aussi loin de toutes les commodités de la vie une population de près de deux mille individus, qui sont contraints d'aller chaque matin chercher de l'eau dans le vallon, pour la monter à l'ardeur du soleil par une sorte d'escalier de rochers, rapide, irrégulier, et que leurs pieds ont lissé comme un miroir étincelant.

Le petit bourg de Capri (pl. 26), moins élevé que l'autre, et d'un abord facile, contient environ le même nombre d'habitants, tous occupés de la culture de la vigne et de l'olivier, de la pêche, de la fabrication d'une toile grossière et de rubans de fil. A l'exception de quelques ecclésiastiques ou des officiers qui font partie de la faible garnison de Capri, je n'ai vu là que des individus pauvres. Il faut qu'ils le soient en effet; car mon hôtesse (connue sous le nom de *la Tedesca*), qui possède les deux seuls couverts d'argent qui soient, je crois, dans le bourg, m'assura qu'on n'y tuait ni moutons, ni chevreaux, parce que personne ne serait assez riche pour en acheter. Aussi, me donnait-elle chaque jour ce qu'elle appelait *una brava zuppa*, c'est-à-dire, du pain grillé, trempé dans le bouillon d'un petit poisson (car les plus gros se portent à Naples), et arrosé d'un peu d'huile du pays. Du reste, des figues excellentes, des œufs frais, des coquillages et bon visage d'hôte. L'intérieur de cette modeste habitation m'a offert plus d'une fois des scènes charmantes à retracer : la femme d'un pêcheur préparant le chanvre qu'elle avait filé, et disposant son métier pour y tisser les voiles, destinées à la barque de son mari; des enfants s'essayant à tresser l'osier flexible, et formant ces nasses arrondies, où le poisson vient s'emprisonner; quelques jeunes filles, réunies auprès d'un petit oratoire, et chantant l'Ave Maris Stella; enfin, une aïeule, occupée de son petit-fils, éloignant avec une sollicitude attentive tout ce qui pourrait troubler son sommeil, furent les premiers objets qui s'offrirent à mes regards (pl. 28).

Quand une chaste épouse, au teint frais et vermeil,
Semblable à ces beautés que brunit le soleil,
Prépare à son époux un foyer qui pétille,
Et l'attend au milieu de sa jeune famille;
Quand elle a d'une claie entouré son troupeau,
Du tonneau précieux tiré le vin nouveau,
Déchargé de son lait la chèvre libérale,
Et su parer, sans frais, une table frugale;
Pour un pareil repas, je donnerais cent fois
Les huîtres du Lucrin, et la table des rois.
Qu'on ne me vante plus les oiseaux d'Ionie:
Les tributs monstrueux d'une mer en furie
Valent-ils l'humble mauve habitante des champs?
Je préfère l'oseille, et ses sucs bienfaisants,

L'émeraude qui pend à l'arbre de Minerve,
Ou cet agneau qu'aux dieux la piété réserve,
Et qui du loup avide aura trompé l'espoir (1).

Si l'on traverse la plaine étroite et ombragée qui forme le milieu de l'île, on trouve dans divers endroits des restes de constructions romaines, qu'on croit avoir fait partie des douze palais de l'empereur, ou des aquéducs qui y conduisaient l'eau. On remarque ensuite un beau bâtiment, jadis retraite élégante d'une communauté de Chartreux que les révolutions ont dispersés. Leur vaste maison, changée en caserne, n'est plus aujourd'hui qu'une fabrique pittoresque dans un beau paysage; les jardins s'étendaient au midi de l'île; autour d'eux, s'élevaient de tous côtés les pointes de rochers les plus sauvages et les plus bizarres. Ces mêmes rochers forment toute l'enceinte de l'île du côté de la haute mer, et de formidables écueils, où viennent se briser les flots du large, en rendent l'aspect encore plus terrible. Gli Faraglioni, il Marcellino, lo Manecone, élèvent au-dessus des eaux leurs flancs arides et gigantesques; un de ces rochers laisse voir à sa base une large ouverture, portique informe et naturel, accessible au canot du pêcheur dans les temps de calme, mais qui devient dans les moments d'orage un gouffre horrible, caché par des montagnes d'écume. Le goëland sauvage et la mouette craintive y font entendre mille cris aigus et plaintifs; ils se perchent quelquefois sur les aiguilles les plus élevées, ou bien ils étendent leurs ailes argentées sur les vagues mobiles, ils en suivent tous les mouvements, en épousent toutes les ondulations, et semblent plutôt les enfants et les citoyens des mers troublées, que les habitants légers des airs.

Au pied du roc, que domine Anacapri, l'on remarque avec curiosité les débris d'un édifice qui servit sans doute de bains au fils de Livie; la mer s'y brise avec fureur, elle ne tardera pas à détruire le peu qui reste encore de ces constructions, dont il serait impossible aujourd'hui de pouvoir retracer un plan correct. On y distingue cependant la forme de quelques salles, dont le pavé était orné de mosaïques; mais la chute des voûtes, les éboulements des rochers contre lesquels elles s'appuyaient, et les attaques continuelles de la mer, ont tout-à-fait défiguré le *Palazzo a Mare,* dont elles rendent même l'abord difficile

(1) Épodes d'Horace, traduction de M. Daru, vol. I, p. 195.



et dangereux (pl. 27). C'est en vain cependant que la nature et l'art de la guerre avaient fortifié ces retraites : occupée et défendue long-temps avec courage par les Anglais, l'île fut reprise en une nuit par les troupes italiennes, commandées par un Français (le général Lamarque), et l'on vit au point du jour flotter le pavillon national sur ces rochers, regardés jusqu'alors comme inaccessibles, ou, pour mieux dire, inexpugnables. Ce beau fait d'armes est l'un des plus brillants des dernières guerres, et lorsque l'on examine sur les lieux mêmes les difficultés et les dangers de cette entreprise, on est étonné de l'audace qui a pu la tenter, ainsi que du courage et du bonheur qui l'ont fait réussir.



















ISCHIA.

Il me reste encore à faire parcourir deux îles à mes lecteurs; d'abord celle d'Ischia, la plus étendue et la plus intéressante de toutes celles du golfe, et en second lieu la petite île de Procida, qui n'offre guère que de beaux jardins, plantés sur un sol presque uni; et sur la partie la plus élevée, un château fort en assez mauvais état. Quel intérêt Ischia ne présente-t-elle pas au peintre de paysage? Majesté dans les formes et variété dans les tons, richesse et profusion dans les végétaux, élégance dans les constructions; Ischia réunit tous les avantages pittoresques à celui d'offrir un climat tempéré par les brises de la mer. Le peuple, vif et gai comme le Napolitain, est ici plus actif encore, et sur toute chose, il est plus honnête et plus industrieux. Occupés de la culture des vignes et de la pêche, de la fabrication de poteries, dont la forme élégante est imitée de ces vases si recherchés des anciens, et devenus pour les modernes un objet de luxe et d'observations, les Ischiotes s'empressent d'accueillir et de servir les voyageurs; ceux-ci peuvent parcourir avec la plus parfaite sécurité cette île charmante, qui dans une étendue de dix-huit à vingt milles de circuit renferme les sites les plus curieux et les plus différents.

J'étais parti de Naples à l'heure où toutes les barques sortent du port, c'est ordinairement à vingt-trois heures, ou, pour s'exprimer à la française, une heure avant le coucher du soleil. C'est alors que s'élève ordinairement, en été, un faible vent de terre, et c'est le moment le plus favorable pour se diriger sur Ischia. A mesure que j'avançais dans le golfe, il se déployait avec plus de magnificence. La teinte harmonieuse du soir se rembrunit peu à peu; enfin la nuit nous enveloppait lorsque nous touchâmes à la pointe du Pausilippe : c'était le lieu, le temps et le cas d'implorer Vénus Euplœa, dont le temple en ruine domine encore ces écueils (1).

La lune vint égayer notre petite navigation sur la mer la plus paisible; nos matelots ramèrent toute la nuit, sans prendre un instant de repos, en répétant une sorte de récitatif mesuré, afin de mieux régler le mouvement de leurs rames, et de se prémunir contre le sommeil. A l'aube du jour, nous abordâmes

(1) Vénus Euplœa était révérée comme protectrice des navigateurs.

une petite plage, entourée de quelques maisons. La barque, à peine retirée sur le sable, deux hommes s'emparent de mon bagage, et me conduisent, en montant entre des clôtures et des ravins couverts d'arbrisseaux, jusqu'à un casin placé sur un monticule, et faisant partie du joli bourg de Casamicciola : c'était là mon gîte. Une petite terrasse s'avançait sur le verger, et de là, je vis bientôt le soleil se lever avec une splendeur inconnue dans nos climats. Je découvrais successivement le château de Procida, les promontoires de Misène, de Cumes et de Baja, le Pausilippe, le Vésuve et les montagnes des Abruzzes, tandis qu'à mes pieds une contrée fertile et cultivée s'étendait jusqu'au rivage (pl. 29). En portant mes regards sur le centre de l'île, j'y voyais s'élever le terrible et majestueux Epomeo; sa crête aride et blanchâtre domine toutes les aspérités d'Ischia; d'énormes coulées de laves se sont étendues sur son flanc arrondi, et ont ravagé la plus belle partie des champs voisins. Quelques-unes de ces laves sont presque décomposées, elles ont formé des amas de débris entassés l'un sur l'autre, ou des pyramides bizarres, parées de genets et de myrtes fleuris. D'autres laves plus récentes, celles de l'*Arso* par exemple, ou celles de *Monte di Vico*, sont encore sous leur forme primitive de scories, et paraissent être sorties hier de ce vaste foyer qui les vomit il y a trente siècles (1). Les monticules qui forment la base de l'Epomeo sont sillonnés de profonds ravins, recouverts de beaux châtaigniers; les coteaux inférieurs s'abaissent insensiblement jusqu'à la mer; leur culture variée produit abondamment un vin très-généreux et très-estimé, d'excellentes figues, des cerises parfaites et des oranges, qui se portent à Naples, ainsi que toutes les denrées du même littoral.

Toute la partie de l'île, depuis le bourg d'Ischia au levant, et Casamicciola au nord, jusqu'au bourg de Lacco, situé au nord-ouest; toute cette partie, dis-je, abritée du redoutable Scirocco, offre le coup-d'œil le plus agréable et le plus imposant. Le Pic de l'Epomeo s'y montre comme un protecteur puissant contre les vents du midi. Il projette une ombre salutaire au commencement du jour, et le soir, il l'étend progressivement sur de beaux vignobles et de jolies habitations, dispersées ou groupées sur les collines.

Le pavillon, nommé la Sentinella, s'élevait au-dessus de ma terrasse; et presque à mes pieds, la petite marine de Casamicciola se dessinait sur la mer sillonnée par mille barques de pêcheurs. Casamicciola se trouve ainsi placé au

(1) *Tableau hist. et topograph. des îles d'Ischia et de Procida*, par M. Muller, p. 141.

centre de la partie la plus riante de l'île. De ce bourg à celui de Lacco, la promenade est charmante : on y marche toujours entre des murs de jardins, surmontés et couronnés par les cimes des arbres. Ces murs sont eux-mêmes couverts, et pour ainsi dire, incrustés des plus belles fleurs, qui trouvent leur nourriture dans le ciment volcanique dont ils sont formés. La joubarbe, la giroflée, et l'aloès nuancé de verd sombre et de jaune éclatant, y introduisent leurs racines, et la nombreuse tribu des pariétaires étend ses bras fleuris jusque sur les toits et les terrasses des maisons. C'est sur une de ces terrasses, qu'entouré de jeunes filles qui filaient, en me regardant peindre, j'ai pris la vue que je donne ici (pl. 30). Quelques maisons du bourg de Lacco s'élèvent au milieu des vignes et des orangers, plantés en terrasses jusqu'au pied de la montagne. Plus haut, des pentes rapides, ombragées de bosquets touffus, sont ravinées par les torrents de pluies qui se précipitent les jours d'orage de la double cime de l'Epomeo. Cette cime crénelée paraît une forteresse immense; et, dorée par le soleil couchant, elle se détache avec un merveilleux éclat sur l'azur foncé du ciel napolitain.

Lacco, ainsi que le reste de l'île, m'offrait une foule de vues toutes originales : j'en ai rempli mon portefeuille; mais forcé de me restreindre ici, je ne saurais en publier qu'une bien petite portion. J'hésite souvent dans le choix que je dois en faire, ayant à redouter que mon goût ne me porte à préférer les sites les plus agrestes et les plus remarquables par leur sévérité.

C'est entre Lacco et Forio ou Foria que le paysage devient plus sombre : des laves noires et amoncelées ont formé sur le rivage un large promontoire où elles s'avancent en deux pointes, sous les noms de Santa Restituta et de Capo Montano. Le chemin serpente entre ces laves qui se couvrent à peine d'une faible végétation jusqu'à la plaine, à l'extrémité de laquelle le bourg de Forio s'élève et domine la mer.

Forio dispute à la petite ville d'Ischia l'honneur d'être le chef-lieu de l'île; mais le château d'Ischia, construit sur la cime d'un rocher de basalte, que baignent les flots de tous côtés, suffit, ce me semble, pour lui mériter le nom de place forte, et pour attester la suprématie d'Ischia sur Forio. Si l'on suit depuis ce dernier bourg la côte méridionale de l'île jusqu'à Panza, Torre S. Angelo, et la pointe S. Pancrazio, on ne trouvera guère que des aspects sauvages et d'énormes éboulements de rochers, brûlés par le volcan et décharnés encore par le vent d'Afrique; il faut se hâter de regagner les hauteurs ombragées de Ferrara, Fontana et Barano, ou achever en bateau le tour de l'île, qui pré-

sente de nouveau les aspects les plus riants, en approchant du bourg d'Ischia (1).

Son château fort, bâti sur une roche basaltique très-élevée et d'une assez grande étendue, contient en outre des fortifications, une église, quelques enclos cultivés, ainsi qu'un grand nombre de petites maisons irrégulières. Les Ischiotes s'y réfugiaient pour se soustraire au brigandage des pirates, qui durant les quinzième et seizième siècles ont infesté les mers de Naples; la plupart de ces maisons tombaient en ruine depuis que la sécurité des habitants leur avait permis de se livrer en paix aux travaux de l'agriculture (2). Le roi de Naples, Ferdinand Ier, a racheté ces petites propriétés pour les réunir au château, et pour atteindre un but utile, en y trouvant l'emplacement d'un hospice. Les forçats doivent être employés à ces travaux qui demanderont beaucoup de temps et des frais considérables. L'entrée de la forteresse est fort curieuse, en ce que les voûtes et les ouvertures en ont été creusées dans la lave. Des escaliers obscurs et tortueux, de longs corridors, éclairés par d'étroites meurtrières, de vastes galeries, fermées de distance en distance par des ponts-levis et des herses, conduisent enfin sur les plate-formes où sont bâties les casernes. L'intérieur de la citadelle n'offre en ce moment que l'image de la destruction et de l'abandon le plus absolu. Des amas confus de matériaux, entremêlés de broussailles, encombrent la route jusqu'à la partie la plus élevée, et la seule habitable de cette forteresse. C'est là que demeure, avec quelques soldats, le major, commandant de la place et du château, gentilhomme obligeant et poli, qui fait, on ne peut mieux, les honneurs de ces ruines. Toutefois, quelques batteries endommagées par le temps et les dernières guerres, viennent d'être rétablies, et la citadelle d'Ischia peut encore devenir d'une grande importance pour la sûreté de l'île.

Elle est intéressante aussi sous le rapport pittoresque, soit en la dessinant de la mer, soit en la prenant d'une petite plage, couverte de laves noirâtres, qui sont tombées de la montagne. C'est à la même place que je vis un matin le so-

(1) Si divide questa isola in quattro parti, e nella prima all' incontro della città, che fu da alcuni detta Gironda, verso oriente, e commiciando dal borgo di quella, detta Celsa, per insino al casale Barano, a Campagnano, luoghi mediterranei, si vede tutta verdeggiante, amena e piena di bellissimi giardini, e vigne, e deliciosi castagneti; ma verso al lito del mare, montuosa con altissime rupe, e luoghi inaccessibili, fatti dalla natura a modo di fortezza.

(Giulio Jasolino. Rimedj d'Ischia, lib. Iº, p. 19).

(2) Ischia a été long-temps sujette aux incursions des pirates africains. Lorsque le marquis d'El Vasto commandait à Ischia, le corsaire Ariadan Barberousse, irrité contre ce vaillant capitaine, fit une descente du côté de Foria et saccagea ce bourg ainsi que Panza, Barano et tout le territoire jusqu'aux portes du château, emmenant 4000 insulaires, qui furent vendus comme esclaves. Aujourd'hui, l'île est parfaitement à l'abri de toute insulte de cette nature.

(M. Haller, Tabl. topograph. et hist. de l'île d'Ischia, p. 89).

leil, caché d'abord entre des nuages épais, les dissiper et se montrer tout à coup derrière le dôme de l'église. Son disque brillant faisait étinceler les eaux du golfe, en laissant dans l'obscurité le rocher de la forteresse et ceux du rivage. Une troupe d'enfants fourmillait autour de moi, et se plongeant dans la mer, ils allaient y prendre des coquillages qu'ils venaient m'offrir (pl. 31). Je suis retourné plusieurs fois sur cette même plage, où j'ai peint deux études malgré la curiosité dont j'étais devenu l'objet, et qui chaque fois attirait autour de moi cet essaim de petits importuns. J'avais cependant fini par acquérir deux amis parmi les enfants d'Ischia : Gennaro et Gaëtano prenaient ma défense lorsque l'on m'entourait, en me serrant de trop près; faisant alors la police, d'une manière un peu sévère à la vérité, mes jeunes défenseurs écartaient les curieux; mais ceux-ci revenaient à la charge, le sable et les cailloux volaient de toutes parts, et si j'étais la cause du combat, mes esquisses en devenaient la victime. Une autre fois, de jeunes filles plus pacifiques et plus réservées que leurs frères, venaient, en filant, escortées de leurs mères ou de leurs aïeules, se poser autour de moi; appuyées sur des quartiers de roches ou sur des barques chargées de filets, elles formaient souvent plusieurs groupes de la grâce la plus originale et la plus parfaite. Lorsque j'essayais de dessiner quelqu'une d'entre elles, l'intérêt général redoublait; j'avais soin, pour mieux saisir la pose, de recommander le repos par la phrase accoutumée *Sta zitta, figlia mia, non ti muovi!* Au moindre mouvement, je renouvelais l'injonction; alors, tout le chœur des matrones d'Ischia répétait spontanément, et sur un diapason très-élevé: *Sta zitta, non ti muovi!!* Enfin, lorsque j'annonçais que pour me conduire en bateau, je choisirais les deux plus raisonnables et les plus discrets des jeunes pêcheurs; lorsque j'appelais Gennaro et Gaëtano, ces deux beaux enfants s'avançaient fiers et joyeux, ils lançaient à la mer leur nacelle légère, la dirigeant adroitement entre les rochers, et puis ils ramaient avec ardeur; au retour, une pièce d'argent était le prix de leur zèle et de leur sagesse. Je la donnais de bien bon cœur; et toutes ces petites scènes, qui se renouvellent à chaque instant dans les îles, sont aussi charmantes par leur naïveté que par le cachet d'originalité dont elles sont empreintes.

On peut monter à la cime de l'Epomeo par plusieurs routes; la plus facile, en partant du bourg d'Ischia, est par Barano et Fontana. Une vallée charmante, que traverse un bel aquéduc (1), conduit d'abord à un village, entouré de col-

(1) Cet aquéduc amène au bourg d'Ischia l'eau du Buceto ou Abuceto; il a coûté des sommes considé-

lines, et d'où l'on ne peut apercevoir la mer, ce qui paraît ici de la nouveauté la plus piquante. A Barano, on commence à s'élever davantage, et l'on retrouve une petite échappée de vue sur la mer, entre deux coteaux. Bientôt, en suivant de profonds ravins, creusés dans le tuf et sillonnés dans tous les sens par les pluies d'orage, on parvient à Fontana, village agréable dont je donne ici une vue (pl. 32); mais qui pourrait en fournir beaucoup d'autres non moins pittoresques.

On prend ordinairement des ânes, qui sont en fort grand nombre à Ischia, pour monter à l'Ermitage de St.-Nicolas, bâti sur l'une des pointes les plus élevées de la montagne; mais comptant sur l'habitude que j'ai de gravir les rochers, je n'avais point eu recours à ces patients animaux. Arrivé à Fontana, et n'éprouvant aucune fatigue, je continuai ma route entre les sepées de châtaigniers, les bouquets d'osier, les genets fleuris et les touffes de pampres qui croissent presque jusqu'à la hauteur de l'Ermitage. En général, les courses dans les montagnes se font en Italie avec assez de facilité, pour peu qu'on ait eu soin de ne pas les entreprendre au moment de la grande chaleur. Les distances et les hauteurs ne sont rien ici quand on les compare à celles des Alpes; ainsi, un voyageur qui a parcouru la Suisse, et qui là, cheminait toujours long-temps avant d'atteindre un point qui lui semblait d'abord à peu de distance de lui, le voyageur, disons-nous, est tout surpris de franchir aisément, en Italie, une distance dont il entendait parler aux gens du pays, comme étant très-longue et très-fatigante.

L'admirable aspect, dont on jouit sur le sommet de l'Epomeo, est encore un de ceux que la peinture ne peut rendre qu'imparfaitement. Le côté du midi n'offre que la ligne d'horizon, tracée par la mer, se confondant quelquefois avec le ciel, mais sur lequel elle tranche ordinairement par sa teinte d'un bleu plus sombre. En portant ses regards au sud-est, on voit s'élever au sein des flots les rochers découpés de Capri. En suivant au levant les côtes de Sorrento et de Castellamare, derrière lesquelles se montrent les sommets des Abruzzes, l'œil parcourt avec ravissement une foule d'îles et de coteaux, de lacs et de rochers, qui se détachent doucement l'un de l'autre dans une harmonie de tons violâtres et légers; tandis que toute l'île d'Ischia s'étend au pied du spectateur

rables : en général, l'eau fraîche et potable est beaucoup moins commune à Ischia que les sources d'eau minérale ; celles-ci sont en grande abondance et s'échappent de toutes les fissures des rochers. Giulio Jasolino, que j'ai déja cité, et qui a écrit un gros volume sur les eaux salutaires d'Ischia, compte jusqu'à trente-cinq bains différents : dix-neuf étuves ou fumaroles, et cinq arènes ou bains de sable.

comme une carte géographique, et que sur le premier plan les pointes arides du vieux volcan présentent leur aspect sauvage et dominateur (1).

C'est dans le creux de ces rocs déchirés que se condense et se conserve la neige, jusqu'à la saison où elle devient dans ces climats un besoin de première nécessité. Les neiges de l'Epomeo suffisent à la consommation de l'île, et c'est une chose qui paraît remarquable aux voyageurs, de trouver des boissons glacées dans un pauvre village, où souvent on aurait peine à se procurer les aliments que nous regardons en France comme les plus communs et les plus indispensables.

L'île abonde, comme je l'ai déja dit, en sources d'eaux thermales, dont l'efficacité est reconnue depuis les temps les plus anciens. Plusieurs beaux établissements de bains, un hôpital assez vaste, et quelques *stuffes* ou bains de vapeurs sont répandus dans divers quartiers de l'île; ces vapeurs sortent des fissures des rochers, on les dirige ordinairement par des tuyaux dans de petites chambres où se tiennent les malades, et l'on y modifie la chaleur en ouvrant et fermant à volonté un ou plusieurs de ces mêmes conduits. On peut consulter sur ces établissements l'excellent ouvrage que j'ai déja cité, et dans lequel M. Haller a décrit avec autant de savoir que d'exactitude tout ce que les îles d'Ischia et de Procida réunissent de curieux, sous le rapport géologique et minéralogique.

Le produit des vignes d'Ischia est une des ressources les plus importantes des habitants, dont la plupart cultivent leurs petits enclos avec une admirable sollicitude. Plusieurs vignobles s'élèvent jusqu'aux roches qui servent de base au

(1) Il est impossible d'éprouver une sensation plus vive, une surprise plus entière que celle qui est causée par la nouveauté de la scène qui se présente à nos regards..... On est placé comme par enchantement à dix-huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, la vue plonge et embrasse les territoires d'Ischia, de Lacco et de Foria; le voyageur peut tracer comme des lignes géographiques toutes les parties et les petits détours du chemin qu'il a suivi. Par une illusion d'optique les collines et les promontoires qu'il a parcourus semblent être aplatis et rangés autour de la base de l'Epomeo. L'île entière, vue de son sommet, ressemble à une miniature, ou plutôt à une mosaïque, qui sur un vaste fond d'azur présente les couleurs les plus brillantes et les teintes les plus harmonieuses. La vue de cette mer, qui se développe sur une ligne de près de cent milles de long, à commencer de l'île de Capri jusqu'au Cap Circello, et sur une largeur peu moindre, en partant du fond du golfe de Naples jusqu'à l'île de Vendotena, n'a rien de monotone pour celui qui en jouit du haut de l'Epomeo, à cause du passage subit que l'œil peut faire à son gré aux côtes qui bordent cette vaste étendue d'eau, et dont les parties les plus agréables, c'est-à-dire les côtes du golfe de Naples, sont aussi les plus rapprochées. Tandis que les longues plages de Cumes, les marais de Mandragone et de Garigliano, ne se présentent qu'en demi-teintes adoucies et graduées en raison de l'éloignement, les montagnes de Terracine et de Gaëte, les hauts sommets des Abruzzes, se perdent dans l'horizon. Une autre branche des Apennins, qui commence derrière le Vésuve, et s'étend jusqu'au Cap Minerve, vis-à-vis de Capri, déploie une variété de petits paysages, qui terminent admirablement la partie la plus intéressante de ce panorama, un des plus beaux de l'Italie, et même de toutes les côtes et des îles de la Méditerranée.

(Tableau topographique et historique des îles d'Ischia et de Procida, par M. Haller; p. 186).

Pic, et quelquefois, profitant de la facilité avec laquelle ces rochers de tuf peuvent se tailler, les insulaires y pratiquent des pressoirs et de petits celliers. J'ai trouvé dans un éclat de roche, tombé du haut de la montagne au milieu des vignes, une cuve, une cave avec un petit escalier creusé dans la masse, et conduisant à un pavillon qui couronnait la sommité du même rocher; ce n'était point un temple, mais toute une habitation rurale et monolithe.

Les femmes de Casamicciola et de Lacco portent pour coiffure des voiles de lin écru ou de fibres d'aloès filés, qui se fabriquent dans le dernier de ces villages; ce voile est empesé, il se place carrément sur la tête, et garantit assez bien du soleil. Le costume de ces insulaires n'offre d'ailleurs rien de bien pittoresque, il est loin de présenter l'originalité de ceux de Fondi et de Terracine. Les femmes d'Ischia et de Procida portent une robe ouverte, brodée ou garnie d'un galon d'or, qui rappelle plutôt la Grèce moderne que la Grèce antique: elles jettent parfois sur leur tête une pièce d'étoffe écarlate, bordée d'un liséré jaune; mais ces jolies tresses en ruban d'Itri et de Mola, ne se retrouvent que rarement ici, et c'est à Capri seulement que j'en ai remarqué de semblables. Il faut avouer enfin que ces coiffures si pittoresques aux yeux du peintre ne se recommandent pas toujours aux yeux des autres voyageurs par une grande recherche de propreté.

Un auteur allemand, qui a bien vu l'Italie et qui la décrit avec un juste enthousiasme, a cru pouvoir reprocher à l'île d'Ischia (que néanmoins il affectionne beaucoup) d'être absolument dénuée de toute sorte d'oiseaux (1). Je suis forcé d'être ici d'un avis contraire à celui de Mme de la Recke, en qui je reconnais d'ailleurs, ainsi qu'à tous ses consciencieux compatriotes, une exactitude infiniment louable. A Barano, à Casamicciola et finalement dans tous les endroits de l'île, où l'on peut rencontrer de l'ombrage et de l'eau pure, on est sûr de trouver des oiseaux; et je puis affirmer que les chantres de nos bosquets ne manquent pas plus aux délicieuses vallées d'Ischia, que les épis de nos guérets et les arbres de nos vergers (2).

(1) Le silence qui règne dans cette île, environne l'étranger d'un repos mystérieux, il n'est interrompu que par le chant aigre des cigales..... Aucun son d'allégresse champêtre ne salue l'aurore à son réveil..... Aucune alouette ne salue avec gaîté le retour du matin; aucune hirondelle ne voltige furtivement autour du toit de la cabane, et n'y place son nid; le passereau même, partout indigène, dédaigne ce séjour. J'en témoignai mon étonnement, et j'appris que cette île volcanique, ainsi que tous les environs de Naples, sont comme le lac d'Averne, nuisibles à tous les genres d'oiseaux.

(Mme de la Recke, traduct. de Mme de Montolieu; t. III, p. 183).

(2) Sorge in lei un altissimo monte, e quasi nella maggior sua altezza scaturisce un fonte chiamato Abuceto, che è nome anco dell' istesso monte, per quel che si crede, così chiamato *dalla moltitudine degli uccelli*, però che il resto dell' isola ha grandissima carestia di acque fresche.

(Giulio Jasolino, lib. I°, p. 17.)



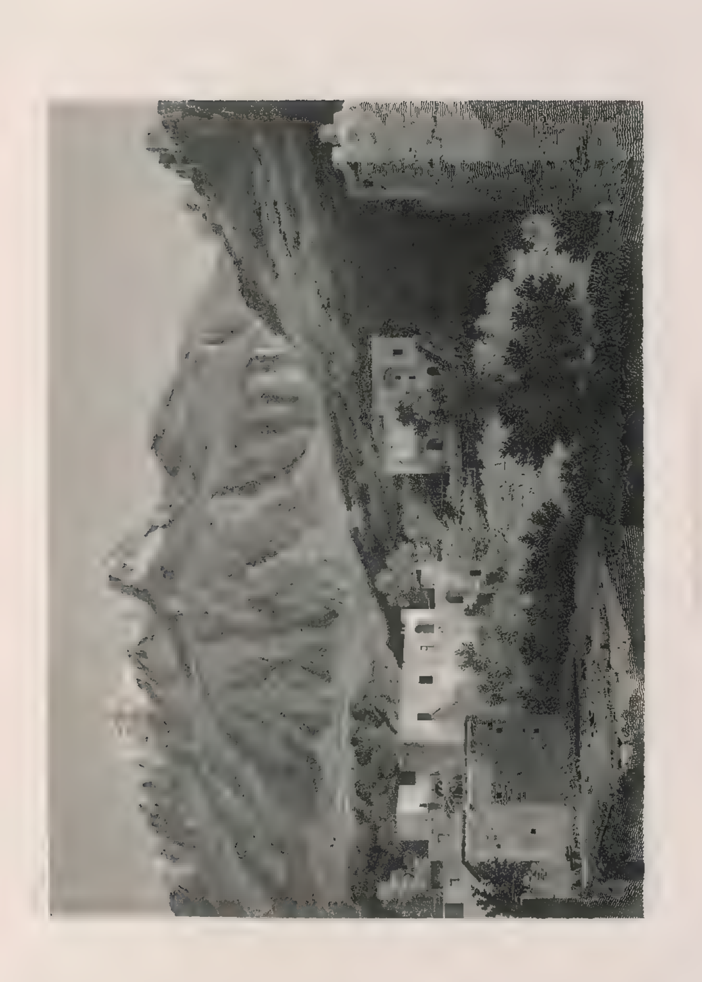
Les journaux d'Italie viennent d'annoncer qu'une horrible commotion sous-marine est venue troubler l'insouciance et la sécurité qui paraissent habituelles aux joyeux insulaires d'Ischia. On y voit que le charmant village de Casamicciola, que j'avais eu tant de plaisir à habiter, à dessiner, à décrire, est presqu'entièrement anéanti. On y voit également que les eaux thermales ne s'y font plus jour, et que leurs sources ne sauraient même plus s'y retrouver, à la profonde affliction des valétudinaires et des antiquaires napolitains. Ces ondes salutaires, illustrées par les vœux et la guérison de la vestale Attilia Metella, auront suivi peut-être un cours ignoré, qui va rester inconnu du naturaliste et de la vierge confiante? Peut-être le foyer souterrain qui les échauffait depuis tant de siècles aura-t-il fini par les engloutir dans une de ses formidables convulsions!



















PROCIDA, POUZZOLES,
LES CAMALDULES.

Gennaro et Gaëtano, les deux jeunes pêcheurs dont j'ai déja parlé, me ramenèrent d'Ischia à Procida, en passant devant la petite île de Vivara, qui n'est peuplée que de gibier, et qui n'est habitée que par quelques vétérans établis dans une tour délabrée. Vivara est absolument inculte, et la vue des coteaux riants et fertiles qui avoisinent cet écueil, ajoute encore à son aspect aride et sauvage. Le sol de Procida ne s'élève guère au-dessus du niveau de la mer du côté du midi; mais le nord-est de l'île est défendu par un château fort bâti sur un promontoire, et l'effet de cette construction n'est pas moins imposant et moins pittoresque que celui du château d'Ischia. De petites cahuttes blanches et sans toits sont groupées, ou plutôt sont appliquées sur les roches qui soutiennent le château. Les fortifications avancées du même château sont absolument détruites, et beaucoup de petites habitations se sont conservées ou multipliées au milieu des remparts, où cette bourgade forme une espèce d'acropolis; elle est très-peuplée ainsi que la ville basse, et comme le reste de l'île; car Procida n'a pas plus de trois lieues de circonférence, et le nombre de ses habitants s'élève à plus de quatre mille. Le voisinage du golfe de Baja et la facilité des communications avec Naples, donnent à cette île une physionomie plus animée, mais beaucoup moins champêtre et moins agréable qu'à celle d'Ischia.

J'étais arrivé à Procida, assez maladroitement pour un homme qui cherchait la solitude, un jour de grande fête; c'était le 24 juin, et je trouvai que toute l'île était en rumeur. En outre des insulaires, une foule de curieux s'était rendue de Naples et de toutes les bourgades environnantes à Procida, pour assister à la fête de St-Jean, dite des *Quatre-Autels*. Ces mêmes autels, ornés et disposés à peu près dans le genre de nos reposoirs, mais d'une dimension beaucoup plus grande, étaient édifiés dans plusieurs endroits de la ville; et l'un des plus appa-

rents était à l'extrémité du faubourg qui conduit à Chiajotella, petit port formé par une des découpures les plus profondes de l'île.

Les rues étaient remplies d'une foule empressée; on apportait de tous côtés les provisions nécessaires à la réfection des pélerins; les limonadiers préparaient déja leurs *sorbetti;* enfin un assez grand nombre de vaches, et même des chèvres traversaient dans tous les sens cette cohue, dont elles ne diminuaient pas les embarras. Des décorations de papier peint et des rideaux de soieries, des branches de feuillages nouvellement coupées, et des chandeliers de bois doré, se transportaient et s'accumulaient au pied des échafaudages. Mais je me sentis bientôt fatigué de ce tumulte, et renonçant à terminer un dessin que j'avais commencé, je cherchai inutilement un gîte pour me reposer un moment. La dernière des chambres de l'auberge avait été conquise par une troupe de musiciens qui la partageaient avec quelques religieux venus d'un monastère voisin; je prends à la hâte un léger repas sur la terrasse de l'hôtellerie; je m'achemine vers le port, j'entraîne deux bateliers, je m'élance dans leur canot et je me sauve, en laissant les curieux se tirer d'affaire au milieu des moines et des soldats, des jeunes filles et des bestiaux, des cris, des chants, des branches d'arbres, des banderoles et des encensoirs (pl. 34).

Les sept milles qui séparent Procida de Pouzzoles furent bientôt franchis à l'aide d'un bon vent et des bras nerveux de mes rameurs, qui brûlaient de retourner à Procida, pour y voir au moins la fin de la cérémonie. Assister à des fêtes religieuses est plus qu'une distraction pour le Napolitain, c'est un plaisir très-vif; et comme le caractère se montre à découvert lorsque la joie nous transporte, rien n'est aussi bruyant et moins recueilli que le peuple de Naples en ces sortes d'occasions.

C'était assurément en femme d'esprit et de goût que madame de Staël avait choisi le cap Misène pour le théâtre de l'improvisation de sa Corinne. En effet, quel lieu pourrait mieux enflammer l'imagination du poète ou de l'artiste? On sait combien le séjour de Baja paraissait délicieux aux Romains. Leurs plus belles *villas* étaient bâties sur les bords de ce golfe, et les débris de leurs maisons des champs s'y voient encore à chaque pas : d'autres débris plus imposants nous y rappellent aussi de plus grands souvenirs. Ici, nous trouvons les restes d'une vaste piscine, construite pour fournir aux besoins de la flotte romaine; là, c'est le tombeau d'Agrippine, auprès de la plage où elle reçut la mort. Plus loin,

les restes du môle que l'insensé Caligula voulut faire élever pour joindre les deux rives du golfe. Ce n'est plus ici comme à Capri, le mystérieux, le farouche et spirituel Tibère, c'est une mère égorgée par les satellites de son fils; c'est le tyran, l'histrion, le parricide et l'incendiaire; c'est Néron, dont le souvenir nous attriste et dont l'image nous préoccupe à chaque pas.

Les riantes fictions de la mythologie viennent adoucir à Baja les sombres tableaux de l'histoire : les ruines du temple de Vénus, de ceux de Diane et de Mercure, embellissent encore, avec leurs voûtes chargées de festons, l'aspect de ce pays fameux (pl. 35). A chaque instant, sous les groupes de peupliers et sous des guirlandes de pampre, on aperçoit des fragments antiques, la plupart sans nom, à moins qu'on ne veuille adopter ceux que d'ignorants cicérone ne manquent jamais à leur donner. En quittant les rives du golfe, et se dirigeant du couchant au nord, nous parvenons aux ruines prophétiques de la célèbre Cumes. L'antiquaire y retrouve encore avec émotion des tombeaux grecs qui renferment quelquefois de précieux vases, des anneaux, des dés ou des armes couvertes de la plus vénérable *patina*. Si l'on y découvre quelques-uns de ces sépulcres déja antiques du temps des Romains, et qui furent ouverts et dépouillés par eux, alors le laborieux archéologue, trompé dans son attente, revient tristement à Naples, en regrettant une fouille infructueuse, mais en méditant toujours de nouvelles explorations (1).

La porte de l'ancienne Cumes, assez bien conservée dans quelques-unes de ses parties, est appuyée latéralement sur des constructions plus modernes, et la voie antique qui passait au-dessous se retrouve encore visible de distance en distance. Des conduites d'eau qui perçaient la montagne s'aperçoivent aussi vers la descente à Pouzzoles, et cette jolie ville se dessine agréablement autour d'une éminence au-dessus des eaux transparentes du golfe.

Vous qu'Horace a chantés, vous reverrai-je un jour (2),
Lieux autrefois si chers à Cypris, à l'Amour,

(1) Le savant abbé de Jorio a dépensé des sommes considérables en fouillant à Cumes. Il n'a pas toujours été heureux; mais il a aussi découvert parfois des tombeaux très-curieux, dont il a donné la description dans plusieurs ouvrages remplis d'intérêt. Voyez *De' Scheletri Cumani. Degli Vasi di Creta*, etc., par l'abbé de Jorio.

(2) Soit qu'il s'agisse de choisir des modèles pour la peinture ou des exemples pour la description, les tableaux si poétiques de Girodet, et ses poésies si remplies d'images, nous paraissent toujours une source inépuisable de richesses.

Dont l'air seul, respiré par la simple innocence,
A ses vagues désirs la livrait sans défense;
Dont l'aspect seul troublait les impassibles fronts
Du stoïque Sénèque et des graves Catons:
Baja, Cumes, Pouzzol, mystérieux asiles
Où fuyant le fracas de la reine des villes,
Les fils de Mars couraient aux autels de Vénus
Déposer à ses pieds leurs antiques vertus?
C'était là, qu'au milieu des festins et des fêtes,
Ces conquérants, jaloux de plus douces conquêtes,
Ennuyés de leur gloire, et lassés de plaisirs,
Ne trouvaient plus l'instant de former des désirs;
Que le Xerxès romain, les Crassus, les Hortense,
Importunés du poids de leur vaste opulence,
Semaient l'or, épuisant leurs caprices divers,
Tyrannisaient les monts et tourmentaient les mers;
C'était là que l'orgueil, le pouvoir, la fortune,
Dans le marbre et l'albâtre, emprisonnaient Neptune,
Et jusque sous les flots vainement irrités
Tranquilles, se berçaient au sein des voluptés,
Comme pour y noyer au fond des noirs abîmes,
Leurs soucis, leurs dégoûts, leurs chagrins ou leurs crimes.

(Le Peintre, chant 3e, p. 114).

De Pouzzoles au village de' Bagnoli (situé dans une petite plaine au pied du revers occidental du Pausilippe), la route suit d'abord le rivage de la mer, en passant au-dessous d'une masse énorme de laves noirâtres, sorties autrefois de la Solfatare. La route est tracée plus loin sous des quinconces de peupliers; on y voit encore des guirlandes de vignes suspendues aux arbres, et les maisons des paysans, terminées en terrasses, où ils font sécher les figues, les piments et les tomates pour leurs provisions d'hiver; nous retrouvons encore ici les vendeurs de grenades et de pastèques; l'aquajuolo, monté sur son échoppe élégante, et distribuant de grands verres d'eau glacée, parfumée par l'essence de l'anis ou le jus du citron; enfin tous ces objets vraiment napolitains, qui peuvent lasser dans la description, mais qu'on revoit toujours sans ennui dans la réalité (pl. 36 et 39).

La route se resserre aux approches de la grotte dont chaque voyageur semble devoir une description à ses lecteurs, quand même ils la connaîtraient aussi bien que lui. Cette grotte, percée dans la montagne pour abréger la route de

Naples à Pouzzoles, est extrêmement remarquable par son étendue et par l'immensité des travaux qu'elle a dû nécessiter. L'impression que produit l'entrée de cette voûte souterraine est tout-à-fait extraordinaire. A mesure que l'on s'enfonce dans sa profondeur et son obscurité, la respiration semble gênée, la chaleur devient étouffante, et l'oreille est fatiguée par le bruit des voitures et par les cris des passants qui retentissent sous la voûte; mais cette sensation pénible s'affaiblit insensiblement, et s'efface enfin tout-à-fait, en retrouvant la lumière et le riant aspect de la ville de Naples. Auprès de la sortie de la grotte est une petite enceinte plantée d'orangers, et donnant entrée à des carrières. Pénétrez dans ce verger, et tournez-vous du côté du levant, où vous verrez s'élever le dôme et le campanille de la petite église de Santa-Maria di-pie-di-Grotta. Son architecture brillante se détache sur le sombre Vésuve, et vers le troisième plan se pressent les piétons et les voitures sur le large pavé de Chiaja (pl. 37). C'est presque au-dessus de ces carrières et de cette grotte que les vignobles du Pausilippe sont ombragés de ces beaux pins ombellifères, qui mêlés avec les autres végétaux, produisent un effet si pittoresque. Je montais souvent par un étroit sentier pour aller m'asseoir sous leur grand dôme de verdure, afin d'y jouir avec plénitude d'un des plus admirables tableaux de l'univers.

C'est aussi près de là que se trouve le petit monument que l'on aime à vénérer sous le nom du tombeau de Virgile : rien n'est moins certain que l'origine et la destination de ce mausolée, dont tout le revêtement est détruit, et dont il ne reste que le massif en ouvrage réticulaire. Ce tombeau est de la nature de ceux qui se rencontrent fréquemment aux environs de Rome, et auxquels les antiquaires ont donné le nom de *Columbaria* (1), à cause de ces petites niches pratiquées dans l'intérieur, destinées à recevoir les urnes cinéraires,

(1) *Columbarium*. Ce nom est dû à la similitude des trous où les pigeons font leurs nids, soit dans les murs ou dans les demeures que la main des hommes leur prépare, avec les petites niches destinées, chez les Romains, à recevoir les urnes d'une même famille. Le caractère propre du Columbarium est donc d'être un réceptacle d'urnes cinéraires, et non de sarcophages ou d'ossuaires. Il contenait dans un petit espace les restes d'un grand nombre de corps. La forme extérieure de ces monuments n'avait rien de remarquable; ils n'étaient éclairés que par la lueur des lampes religieuses qui brûlaient dans les cérémonies des funérailles. Les murs intérieurs étaient percés de plusieurs étages de petites niches en demi-cercle, dont la profondeur était quelquefois capable de tenir quatre urnes, tantôt debout et isolées, tantôt enfoncées dans la profondeur de l'espace qui sépare les différents étages des niches; plusieurs sont tellement ajustées et scellées dans les trous qui les reçoivent, que leur déplacement ne peut s'opérer sans effraction, etc.

(Millin, Dictionnaire des Beaux-Arts, t. I, p. 529).

et qui présentent à peu près l'aspect des loges d'un colombier. On sait que ces monuments étaient des tombeaux de famille : ainsi, la cendre des affranchis y reposait le plus souvent auprès de celle du maître qu'ils avaient fidèlement servi Mais quelle que fût la première destination de l'édifice dont je parle ici, je ne chercherai pas à en éclaircir les incertitudes, car les dissertations me feraient sortir du cercle que je me suis tracé : les monuments s'écroulent, les inscriptions s'effacent et le génie seul a laissé des traces éternelles; tout retentit ici du nom de Virgile, et les échos du Pausilippe le rediront encore long-temps après que les derniers vestiges des Romains auront disparu. « Si des ruines, où s'attachent « des souvenirs illustres, font bien voir la vanité de tout ici-bas, il faut pourtant « convenir que des noms qui survivent à des empires et qui immortalisent des « temps et des lieux sont quelque chose. Après tout, ne dédaignons pas trop la « gloire, rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur « serait de réunir l'une à l'autre en cette vie, et c'était l'objet de l'unique prière « que les Spartiates adressaient aux dieux : « Ut pulchra bonis adderent. »

(Itinéraire de Paris à Jérusalem.)

Soit que l'on parte de la ville, en suivant le Vomero, soit que l'on prenne un sentier non moins pittoresque, qui commence au village de' Bagnoli, sur la route de Pouzzoles, on parvient au couvent des Camaldules, plus remarquable par la beauté de sa situation que par l'élégance de son architecture. Il faut monter pendant deux heures par une route qui serpente dans les bois, avant d'arriver au plateau sur lequel est bâti le monastère, et c'est à l'extrémité du jardin que s'y découvre la plus belle vue : le Pausilippe, la plaine de' Bagnoli et ses riches cultures, les cratères éteints de la Solfatare et de l'Astruni, le lac d'Agnano avec ses eaux dormantes, le cap Misène, le château de Baja, une immense étendue de mer, et les îles de Nisita, de Procida, d'Ischia, remplissent ce vaste amphithéâtre.

Je n'essaierai pas de décrire un aussi magnifique paysage qui défie la peinture, et que l'imagination même ne saurait embellir. Ici, le paysagiste ne peut qu'admirer, admirer encore. Sa solitude est complète, et le silence qui l'entoure ajoute encore à la majesté de la scène. L'horloge seule avertit du temps qui s'écoule, et sans doute les pauvres Camaldules ne se mettent guère en peine de la bien régler. La supputation scrupuleuse du temps doit être négligée par

ceux qui ne peuvent former aucun projet, qui ne doivent attendre aucune jouissance humaine, et pour qui toute la vie n'est qu'une suite de sacrifices et d'expiations. Les disciples de saint Romuald ne peuvent sortir de leur clôture sans voir leurs anciennes propriétés, que la révolution de Naples a fait passer dans des mains séculières. S'ils avaient pu faire un usage profane de leur ancienne opulence, assurément ils en seraient trop punis, et leurs vêtements déchirés sont des témoins irrécusables de leur misère. L'église est toute moderne, mais propre et soignée. Chaque religieux occupe une petite maison et cultive un jardin séparé (pl. 38). Le silence continuel est une de leurs obligations : ils viennent souvent méditer sur le banc de pierre qui domine le golfe, et quel lieu pourrait être plus favorable aux pensées religieuses ? De cette hauteur ils peuvent considérer sans effroi le volcan et ses plus redoutables effets ; l'agitation du monde ne saurait les atteindre, et bien mieux que l'habitant des vallées, ils y voient les plus belles œuvres de la création, et doivent y sentir l'immensité de la puissance de Dieu !























MERGELLINA,
COTE DU PAUSILIPPE.

Quand les rayons d'un soleil brûlant, tombant à plomb sur les larges fragments de lave polie dont les rues sont pavées, forcent le voyageur le plus intrépide à chercher un abri; lorsque ses yeux, fatigués de la poussière et du reflet des bâtiments, lui font désirer la fraîcheur et l'ombre, il peut aller se réfugier alors dans l'une des sombres cavernes que les feux souterrains ou les anciens peuples du Labour ont jadis creusées dans les flancs du Pausilippe.

Les flots argentés du golfe viennent s'étendre sur le sable et y mourir à petit bruit : de longues guirlandes de feuillage se balancent au-dessus de ces cryptes dont elles semblent défendre l'entrée; le laurier, l'arbousier, le cactus et l'aloès en ombragent le faîte, et quelquefois des constructions antiques soutiennent les voûtes de la grotte, dont l'intérieur est encore orné de stucs coloriés et de mosaïques. Les débris de ces mosaïques se mêlent aux cailloux roulés et variés de mille couleurs, aux branches de corail, aux mamelons d'ambre, aux prismes d'aigue-marine, aux coquilles nacrées et aux madrépores, brillant tribut des Océanides aux ruines du temple de leur Dieu : quelques siècles encore, et tous ces grands monuments du luxe romain n'existeront plus; leurs derniers vestiges auront disparu; mais les nérites, les pourpres et les cythérées n'en brilleront pas d'un éclat moins vif; les myrtes, les daphnoïdes et le cytise n'en couvriront pas moins les rivages fleuris de Parthénope et ses coteaux favorisés du ciel.

En suivant cette côte agreste et variée, tantôt le voyageur s'arrêtera près d'un palmier qui déploie sa tête orientale, et qui balance ses rameaux légers et flexibles avec une grace infinie (pl. 40); tantôt, quittant la terre et sautant dans un canot, il suivra les contours sinueux du promontoire, s'arrêtera sous les voûtes de ce vaste édifice ruiné, connu sous le nom de *Palais de la reine Jeanne* ou plutôt de *Donn' Anna*, ou dans d'autres *Villas*, abandonnées et battues par les flots (pl. 41 et 42). « C'est près de là qu'il verra, presque en regard, le tom-

« beau de Virgile et celui de Sannazar; ce dernier serait peut-être resté inobservé « sans l'épitaphe que le Bembo y fit graver :

« Da sacro cineri flores : hic ille Maroni
« Syncerus (1), Musa, proximus ut tumulo.

« Car sans doute l'intention de Sannazar, en choisissant sa terre de Mergellina « pour y déposer ses cendres, n'a point été d'appeler ce parallèle. C'est plutôt « par un sentiment de modestie qu'il aura voulu par là mettre sa mémoire sous « la protection de celui qu'il avait pris pour maître et pour modèle. En effet, « ce n'est point le seul rapprochement que l'on puisse faire entre ces deux « poètes : leur ame tendre balbutia des vers presque au sortir de l'enfance; c'est « tout jeune encore que Virgile composa ses *Bucoliques*, et Sannazar n'avait « que huit ans, lorsque, se laissant éprendre aux charmes d'une noble demoi- « selle, il lui consacra les premiers essais de sa muse. Comme le chantre latin, le « poète napolitain eut à déplorer la perte du patrimoine de ses pères que lui en- « leva la guerre, et, de même que lui, il trouva dans le roi de Naples, Frédéric « d'Aragon, l'appui que l'autre avait trouvé dans Auguste. Mais plus heureux « peut-être que son devancier, quand l'adversité vint frapper son noble appui, « Sannazar le suivit dans son exil en France, vendit les biens qu'il tenait de sa « munificence pour lui faciliter son retour vers le trône qu'il avait perdu, et ne « se détourna de ses généreuses tentatives que pour revenir lui fermer les yeux. « De même que les champs de sa chère Mantoue avaient inspiré à Virgile ses « *Bucoliques* et ses *Géorgiques*, de même la vue du golfe de Naples et les mœurs « simples et poétiques, quoique grossières, des pêcheurs qui en habitent les « bords, lui dictèrent ses *Eglogæ piscatoriæ*, qui sont une de ses productions « les plus distinguées; mais malheureusement pour Sannazar, c'est là que doit « se borner le parallèle ».

Plus loin, le voyageur aborde sur une plage fermée d'un côté par la haute tour de la Poudrière, et de l'autre par un amas de cabanes où vivent de pauvres pêcheurs. L'enceinte de cette plage, formée de rochers abrupts, est percée de vastes cavernes, où la lumière, ne pénétrant qu'à moitié, présente des effets d'ombres aussi larges qu'imposants. Dans l'une des crises politiques qu'essuya le royaume de Naples, l'on rassembla dans ces souterrains, et l'on y brûla,

(1) Actius Syncerus est le surnom que Sannazar reçut dans l'Académie de Pontanus, et sous lequel il a publié la plupart de ses ouvrages.



une grande quantité de chaloupes canonnières destinées à une expédition qui devint impossible; l'extrême chaleur de cet incendie a vitrifié les parois intérieures de ces grottes, et elles sont aujourd'hui recouvertes de scories adhérentes et de sombres stalactites, ouvrage du feu (pl. 43 et 44).

Quelle variété dans les paysages, et quelle originalité dans les habitudes! où trouver ailleurs qu'à Naples un ermite Pelasgique, un nautonier Franciscain, qui voyage chaque soir, et tout seul, sur un frêle esquif, afin de recueillir quelques petites pièces de monnaie que de pauvres mariniers ont déposées dans la bourse de saint François (pl. 45)? L'image du saint leur rappelle que la pêche sera plus abondante ou la journée meilleure, s'ils la commencent par une bonne œuvre, et, en mettant à la voile, ces hommes simples et pieux ne manquent jamais à cette habitude de charité.

Ils suivent la côte, et rangent bientôt les roches amoncelées à son extrémité, connues sous le nom de *Scogli di Virgilio*. La mer, resserrée entre ces écueils, y brise avec force, et surtout par le vent d'occident; elle entre alors avec violence dans une immense caverne dont elle a miné les bases; elle en fait retentir la profondeur avec un mugissement terrible et prolongé. Quelquefois, le canot imprudent du pêcheur ne peut louvoyer avec assez de précision pour éviter les récifs : il les touche, se brise, le pêcheur disparaît; mais plein de vigueur, de courage et d'adresse, il lutte avec les flots, et il atteint enfin le sommet de l'écueil en cherchant encore à sauver quelques débris de sa nacelle et quelques lambeaux de ses filets.



























CHIAJA.

Au retour de ces courses un peu pénibles, la villa Reale nous offre toujours un agréable lieu de repos. Ce jardin, planté de beaux arbres, est situé sur le bord de la mer, et parallèlement au large quai de Chiaja. Il commence au port de Vittoria, à quelque distance de Pizzo-Falcone, et il aboutit à la plage de Pie-di-Grotta; il est orné de vases, de statues, de fontaines, et d'un temple circulaire en marbre blanc. On dirait que la mer et les vents perdent de leur violence en approchant de cette délicieuse promenade, et qu'ils respectent les fleurs qu'on y cultive. C'est seulement le jour de la fête de Santa-Maria di Pie-di-Grotta que la villa Reale est ouverte au peuple de Naples et aux habitants de la campagne; ils s'y rendent en foule, parés de leurs plus beaux atours, et c'est là que le peintre peut trouver une riche collection de costumes originaux : qu'il apprête son crayon, qu'il retrace la grace et la variété de ce charmant tableau; qu'il saisisse au passage la pose de ces jeunes filles animées par la danse nationale, avec leurs cheveux retenus par des épingles d'argent, ou couverts de leurs voiles élégants; qu'il peigne ces hommes au teint basané, coiffés du bonnet phrygieu, chargés de fruits réunis en guirlandes ou suspendus à de longs roseaux. La vivacité des mouvements et la mobilité de la scène viendront centupler la difficulté de l'entreprise; mais Robert saura la surmonter, il nous représentera cette bacchanale moderne non moins gracieuse, non moins piquante que celles des temps anciens.

La vue que je présente ici (pl. 48) est prise d'une terrasse de Chiaja. Elle est éclairée par les premiers rayons du soleil, qui percent avec peine un brouillard d'automne, et ne laissent apercevoir que la *silhouette* des objets. La côte de Sorrento se confond avec les nuages; Pizzo-Falcone, le dôme de Santa-Maria à Capella, et le château de l'Œuf, forment un second plan qui reste dans le vague; la mer tranquille est couverte de bâtiments légers, et sur le premier plan se distinguent seulement les deux pavillons de l'entrée et les premiers arbres de la villa Reale. La seconde vue, prise du même point (pl. 49), est éclai-

16

rée par un soleil de six heures du soir. Les vapeurs se sont condensées et forment des nuages orageux et lourds; enfin les vagues se sont élevées, les légers canots ont fui une mer trop forte pour eux, et l'architecture se détache en clair sur les montagnes dont les moindres aspérités sont devenues distinctes.

C'est de cette promenade ou de la plage qui la borde qu'il faut étudier les mœurs du peuple pêcheur, différentes à beaucoup d'égards de celles des vrais Lazzaroni, si souvent décrites et presque toujours calomniées. Ces pauvres Lazzaroni ont servi de texte depuis soixante ans à toutes les déclamations des philosophes et des économistes; au reste, il est à remarquer que l'abbé Raynal, M. Turgot et beaucoup d'autres auteurs, ont décrit l'Italie sans être sortis de leur cabinet, et parlé des Lazzaroni sans les avoir jamais vus.

Je ne puis reconnaître assurément tous les défauts qu'on leur attribue; ils travaillent peu, il est vrai, mais ils ont peu de besoins; et faut-il s'étonner que sous le climat de Naples, un homme du peuple puisse se contenter d'un caleçon de toile pendant la canicule, ou d'un caban d'étoffe grossière pendant l'hiver? Doit-on l'accuser de gourmandise, parce qu'il mange avec appétit ses maccheroni, parce qu'il savoure délicieusement ses figues et ses pastèques, et parce qu'il paraît boire avec un plaisir très-vif de grands verres d'eau à la glace? Si neuf ou dix *grani* par jour suffisent pour se procurer de si modestes jouissances, pourquoi trouverait-on mauvais qu'un pauvre ouvrier se reposât après les avoir gagnés? Enfin, puisque la vue du golfe et du ciel napolitain paraît si merveilleusement admirable à tous les étrangers, il n'est donc pas bien surprenant que les naturels du pays aillent se divertir sur le rivage, se reposer sur les degrés d'un temple, et s'endormir sous les portiques d'un palais. J'avouerai toutefois que le peuple de Naples a la tête légère, et qu'il est peu guerrier; je conviendrai qu'on peut trouver à Naples des filous non moins adroits que ceux de Londres et de Paris, mais en général (et si l'on excepte les cas de haine personnelle ou d'offense à venger) le Napolitain est loin d'être cruel, il est même affectueux, plein d'esprit et de naturel. Ses plaisanteries et ses dictons sont charmants pour ceux qui peuvent en comprendre le sel, et la cour même est souvent réjouie par une remarque populaire, remplie tout à la fois de malice et de naïveté.

Armé de ses filets, sur l'onde poissonneuse
Le Lazaron, guidant sa barque aventureuse

Au son de la guitare, au souffle des zéphirs,
Prélève ses tributs sans quitter ses plaisirs :
Chaque jour le nourrit, chaque nuit le repose;
Son flanc porte un poignard, son front porte une rose;
La pêche, le sommeil, le loisir et l'amour,
C'est ainsi qu'il emploie et divise le jour.
Sans craintes, sans regrets, sans soins, sans prévoyance,
Le cercle du présent borne son existence;
Étranger au passé, pour lui point d'avenir;
Peut-être ignore-t-il qu'un jour il doit mourir!

(Le Peintre, ch. III[e], p. 115).

Si, moins poétiques, mais plus exacts encore que Girodet, nous observons maintenant et nous cherchons à décrire la classe des pêcheurs toute différente du peuple des *strade,* ou des vagabonds et des contrebandiers qu'on rencontre trop fréquemment dans la campagne, nous y verrons des hommes laborieux, actifs, sobres, et donnant avec ardeur tous leurs soins à la subsistance d'une famille presque toujours nombreuse. L'artiste d'ailleurs doit être pour eux un juge indulgent : la perfection de leurs formes, l'agilité de leurs mouvements, nous rappellent à chaque instant les statues antiques, ou tout au moins les figures de Michel-Ange. Jeune peintre avide de beaux modèles, c'est ici que vous trouverez les grands traits qui donneront à vos tableaux un caractère élevé; c'est en voyant agir le pêcheur napolitain que vous apprendrez à donner à vos figures la physionomie et la vie, la noblesse et la grace. Allez sur la plage de Chiaja, regardez à l'aube du jour ces hommes qui lancent leurs barques chargées de filets, et qui vont ensuite jeter ceux-ci dans l'onde en traçant un cercle immense : les canots qui portent les deux extrémités de la seine (*sagena*) reviennent bientôt au rivage; et les pêcheurs, rangés sur deux files, tenant le cordage qui se joint au filet, le tirent en cadence et à pas mesurés; le quittant l'un après l'autre, ils courent le reprendre de nouveau auprès des flots, et continuent ainsi jusqu'au moment où la seine amène enfin sur le rivage la récompense de leurs travaux. Alors, s'élançant à grands cris, chacun d'eux se précipite, afin de saisir le poisson; les enfants, qui trop faibles encore pour tirer le cordage, le recevaient et le roulaient à mesure qu'il sortait de la mer, quittent alors leur poste, courent aussi vers le filet, et s'emparent joyeusement de leur butin. Parfois, un religieux, qui s'était tenu à l'écart, s'avance

avec un air de douceur et de confiance modeste, en demandant l'aumône pour son couvent; on lui donne quelques poissons, et il se retire. Tout le produit de la pêche est alors entassé dans des paniers que l'on emporte avec vitesse, pour l'offrir à l'avidité du peuple, averti par des cris perçants.

Souvent le fruit de ce labeur est bien amer, et le vaste filet n'amène rien, ou ne présente que des poissons de l'espèce la plus minime et la moins estimée; il faut recommencer alors, et c'est ordinairement le soir que le spectacle de la pêche s'offre à l'étranger avec le plus d'intérêt. C'est à cette heure aussi que la nature se montre en ces lieux avec le plus de splendeur : le ciel, et la mer qui le répète, se colorent de mille nuances de pourpre; les ombres légères se prolongent à l'infini, tout est richesse, éclat, harmonie, magnificence! Bientôt l'astre étincelant disparaît à l'horizon, il ne laisse après lui que cette trace dorée dont il pénétrait l'atmosphère. Le reflet de cette immense coupole du ciel colore encore tous les objets; mais ils pâlissent peu à peu, ils s'obscurcissent, se confondent; et la douce fraîcheur de la nuit qu'apporte une brise légère, va bientôt amener pour le matelot fatigué le calme et le sommeil. Toutefois, avant de s'y livrer, les femmes apprêtent le repas du soir, les barques sont retirées sur le rivage, et les voiles étendues sur les rames vont servir d'abri pour la nuit à la famille du pêcheur.

Quelquefois, lorsque l'intérieur de la ville est encore agité du bruit des voitures qui sortent du spectacle, le pêcheur infatigable, placé sur la proue de son léger canot, s'arme du harpon meurtrier, et glisse en silence sur la surface des flots; éclairé par la lueur d'un flambeau de bois résineux, il guette le poisson surpris de ce jour nouveau, il le frappe, et l'enlève de l'onde qui n'a pas su le préserver. Souvent la lune qui s'élève vient embellir cette scène, en mêlant ses reflets argentins aux reflets ardents et rougeâtres des flambeaux. Les rames en se plongeant font jaillir des vagues mille lueurs phosphoriques qui se croisent, se confondent, s'opposent, et disparaissent un moment pour briller de nouveau. Plus tard, les feux languissent et finissent par s'éteindre; on n'entend plus dans l'air que le son lointain des voix et des guitares; enfin l'obscurité est complète, le silence n'est plus troublé, et l'étranger s'arrache péniblement à ces impressions si douces et si nouvelles pour lui.

C'est ainsi qu'en feuilletant mes dessins, et groupant autour d'eux mes notes et mes souvenirs, j'essaierai peut-être vainement d'associer mon nom à ceux



des lieux que j'ai parcourus; j'aurais voulu laisser quelques traces de mon passage avant que l'heure du repos vienne sonner pour moi, et que, confiant à de plus habiles mains ma palette chérie, je lui dise un tranquille adieu. Sans orgueil, sans remords, mais non pas sans regrets, j'abandonnerai la séduisante arène des arts où j'ai trouvé de si douces consolations (1). Heureux si j'avais pu y recueillir un peu de cette gloire que mes pères ont obtenue dans une carrière toute différente de celle que j'ai suivie!



(1) C'est un devoir bien doux à remplir pour moi que de nommer ici le comte de Choiseul-Gouffier, aussi connu par les emplois importants qu'il avait si bien remplis, et par ses ouvrages pleins de goût et d'érudition, qu'il était renommé pour les graces de son esprit et pour la bonté de son cœur. Le comte de Choiseul, qui m'honorait de son affection, m'a facilité l'étude de mon art en me conduisant lui-même au milieu des montagnes de la Suisse; il m'a procuré, plus tard, en des temps de désastres et d'infortunes, les moyens de pouvoir parcourir l'Italie; je dois beaucoup de reconnaissance, je dois tout peut-être à l'amitié du comte de Choiseul: après mon père, c'est l'homme dont la mémoire me sera toujours la plus chère et la plus respectable.











